Numéro 12

La Plume

Mars 2015

laplumedauphine.fr

Journal La Plume de Dauphine
Trimestriel gratuit n°12
Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Directrice de publication : Annaelle Assaraf
Rédactrice en Chef : Laurie-Anne Riera

Chefs de rubriques
Pôle Actualités Dauphine : Mélanie Jaouën
Pôle Décryptage économique : Pierre-Hernan Rojas
Pôle Débat de société : Lionel Pelisson
Pôle Culture : Charles Moulinier Becher
Pôle Sport : Mélanie Jaouën
Pôle Expression libre : Marie-Alix Danton
Pôle International : Laurie-Anne Riera
Bons Plans : PARIS-CI

Mise en Page : Manon Lescroart, Alexia Watel, Joseph Harari

Impression : Chevillon Imprimeur

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal.

Les textes publiés n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de PSL Research University.
ISSN 2260-9857
Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Retrouvez nous sur *www.laplumedauphine.fr*
et suivez-nous sur Twitter *@LaPlumeDauphine* !

Participez au journal en envoyant vos articles à redacteurchef@laplumedauphine.fr

Bureau
Présidente : Annaelle Assaraf
Trésorière : Juliette Dubois
Rédactrice en Chef : Laurie-Anne Riera
Secrétaire Général : Charles Moulinier Becher

Responsable communication : Manon Lescroart
Responsable financement : Juliette Dubois
Responsable pôle technique : Joseph Harari

L'équipe : Pierre Adeikalam, Loubna Aggoun, Annaelle Assaraf, Paul Audry, Nathan Ben Kemoun, Sixtine Bigot, Juliette Broudin, Paul Chevret, Alexandre Clerc, Julien Da Sois, Marie-Alix Danton, Antoine de Béon, Juliette Dubois, Aurelia Fellous, Mathilde Forest, Vincent Galliot, Marie-Sophie Garcia, Laura Hannoun, Joseph Harari, Mélanie Jaouën, Armelle Jouan, Margaux Julien, Manon Lescroart, Laure Lamarque, Julien Laurian, Frédéric Lucas, Lucie Martin, Julie Montaudouin, Lisa M, Charles Moulinier, Eva Nahoum, Lionel Pélisson, Laurie-Anne Riera, Pierre-Hernan Rojas, Marine Saint Faust, Neyl Tazi, Eugénie Tenezakis, Alexia Watel

Nous contacter : *laplumedauphine@gmail.com*

Nos partenaires

Édito

Trop de violences en ce bas monde me direz-vous, mais qui blâmez ? Qui d'autre à part nous-mêmes.

Au vu des attentats français des 7 et 9 janvier 2015 et le déferlement de la violence qui a martyrisé notre société, la problématique de la gestion de cette violence s'est posée. Cette dernière est telle un caméléon, chaque jour elle prend une autre forme et se réinvente. Tantôt elle vous frappera en plein cœur, tantôt vous en aurez le souffle coupé rien qu'à l'écouter et parfois même vous en resterez bouche bée à l'observer.

Au delà du *pathos*, les organisations ont tenté de tracer les contours de la violence. L'Organisation mondiale de la Santé définit la violence comme l'utilisation intentionnelle de la force physique, de menaces à l'encontre des autres ou de soi-même, contre un groupe ou une communauté, qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, des dommages psychologiques, des problèmes de développement ou un décès.

Pour se conserver et se perpétuer, l'homme est instinctivement amené à user de la force. Les hommes sont donc par nature disposés à être violents dès lors que leur survie est en jeu. Mais ses instincts le disposent aussi à une violence qui va bien au-delà de ce qu'exige sa survie. Freud dresse un sombre tableau de l'homme dans *Malaise dans la civilisation* : « *L'homme [...] doit compter au nombre de ces données instinctives une bonne somme d'agressivité. [...] L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépends de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer.* » La violence dont l'homme est capable ne se limite pas à celle, provoquée par les circonstances, de la légitime défense : elle est aussi le mode de satisfaction d'une pulsion, d'un désir qui ne doit rien aux circonstances et qui tient à notre constitution naturelle, à notre nature. Cela nous renvoie à la terrible querelle entre raison et passions, la violence d'un choix, la violence qui nous déchire, la violence qui nous habite.

Puisque la violence est une constituante de la nature humaine, l'enjeu majeur reste à la canaliser. Mais pouvons-nous réellement croire que cette gestion de la violence est possible ? Avons-nous un minimum de self-contrôle ?

En la court-circuitant, l'éducation constitue en substance un mode de gestion de cette violence qui nous est inhérente. Après tout la violence n'est que la réponse des ignorants qui n'accordent que peu de valeur à la vie humaine.

Dans ce dossier, nous mettrons en exergue les voies exutoires que représentent l'écriture ou la pratique sportive dans la gestion de la violence. D'une manière plus globale, nous réfléchirons également à des modèles d'unification du monopole de la violence dans un cadre démocratique et si pour la combattre, il ne fallait pas, au préalable, correctement la qualifier.

Laurie-Anne Riera,
Rédactrice en chef de La Plume,
L3 Droit Parcours Droit et Société

Actu Dau 4
Le dauphinois passé au crible

DOSSIER 9
Les modes de gestion de la violence
Expression libre
Sport
Débats de société

International 17
Au nom de la liberté !

Décryptages 20
Le modèle social français

Culture 24
(Contre-)culture, à contre courant ?

Expression libre 28
La nouvelle gagnante !

Bons Plans 30
Un café-théâtre ?

Au carrefour de sa vie

A la croisée des âges, des destinées et des personnalités, les études sont à l'étudiant ce que la passerelle est au fleuve. Choisir son parcours professionnel, planifier sa vie future, devenir indépendant, réussir, sont autant d'obstacles au passage du monde des enfants à celui des adultes. Selon une étude de l'INSEE réalisée en 2014, 2,39 millions de jeunes poursuivent leurs études supérieures en France, mais qu'en est-il de leurs conditions de vie ?

Une vie chère, des études à payer, le prix des loyers, l'indépendance : la vie étudiante n'est pas de tout repos. Selon la dernière enquête de l'OVE (Observatoire de la vie étudiante), 46% des jeunes en études supérieures travaillent durant l'année universitaire. Cette démarche répond pour plus de 50% d'entre eux à des raisons économiques ; en fac ou en école, le travail à côté des cours est souvent une nécessité. De ce fait, la conciliation études-travail est une réalité à laquelle doit faire face un grand nombre de jeunes. Dans une certaine mesure, travailler en parallèle de ses études peut être bénéfique pour la réussite de celles-ci. Toujours selon l'OVE, le job étudiant s'avère souvent être une expérience bien vécue dont résulte un apprentissage de l'autonomie et la découverte du monde du travail. Cependant, consacrer trop de temps à son travail peut avoir des conséquences néfastes. D'après un sondage de l'étudiant-météojob, 57% des jeunes sondés estiment ainsi qu'ils pourraient avoir de meilleurs résultats scolaires s'ils travaillaient moins. Ils sont nombreux à devoir jongler entre deux emplois du temps pas toujours compatibles, et les périodes d'examen sont évidemment les plus difficiles à gérer. Ces derniers sont souvent très fatigués et doivent travailler les soirs et week-ends pour arrondir les fins de mois. C'est pourquoi la santé des étudiants n'est pas toujours au beau fixe. Si « physiquement », près des deux tiers s'estiment en bonne santé il reste, néanmoins, que psychologiquement, la tendance est assez préoccupante. Beaucoup dorment moins de 6 heures par nuit. Plus encore, 66 % des étudiants ressentent un stress régulier allant jusqu'à la déprime. Face à cet état de mal-être, certains vont jusqu'à prendre des médicaments tels des tranquillisants ou antidépresseurs en tout genre. Le réseau national de la mutuelle étudiante Emevia en partenariat avec l'Institut d'études et de conseil CSA, a également mis en évidence le lien de corrélation qui existait entre les consommations de tabac, d'alcool et de cannabis chez les étudiants de 18 à 25 ans en augmentation depuis 2011. Le quotidien estudiantin s'apparente ainsi à une vie sans répit. Heureusement pour nous les mauvais côtés ont pour contrepartie des avantages ! Les loisirs à prix réduits, les sorties entre amis, les expéditions Erasmus à l'autre bout de la Terre sont autant de « privilèges » qui rythment notre vie. Cette combinaison de bienfaits et d'inconvénients fait ce que nous sommes aujourd'hui. Être étudiant c'est aussi ça : devenir adulte et s'armer pour l'avenir.

Margaux Julien, DEGEAD2

Qui est l'étudiant

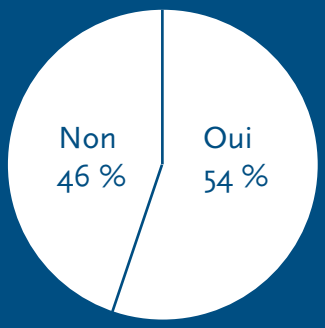
Travaillez-vous en dehors

Telle est la question que nous vous avons posée à vous Dauphinois pour notre traditionnel sondage. Parmi les 389 sondés, vous êtes plus de la moitié (54% exactement) à travailler, que ce soit occasionnellement ou régulièrement, pour financer vos études, avoir un complément de revenus ou une première expérience professionnelle. Les petits boulots comme l'aide aux devoirs ou le baby sitting arrivent en tête : ce sont les plus conciliables avec le rythme de vie étudiante. Ce quotidien n'est pourtant pas la règle chez les Dauphinois. En effet, 46% déclarent n'avoir aucune activité professionnelle.

Selon l'OVE (Observatoire de la Vie Etudiante), environ 8 étudiants sur 10 ont déjà exercé « une activité salariée » : loin de nos statistiques dauphinoises! Les étudiants à Dauphine sont-ils plus occupés, plus stressés par leurs études, ou encore issus d'un milieu plus favorisé ? Fin 2013, une étude « Aspirations, Motivations, Valeurs des étudiants de Dauphine » avait été lancée. Cette dernière avait ainsi révélée que 69% des étudiants se sentaient « fatigués » mais 56 % surtout se déclaraient « stressés » par leurs études. Le rythme « Métro-Cours- RU-BU» est souvent ressenti comme difficile à Dauphine, où les heures de cours s'enchaînent avec parfois quinze minutes pour manger le midi. Ceci explique probablement les difficultés à concilier vie estudiantine et vie professionnelle !

d'aujourd'hui ?

de vos études ?



▶ *Sur 389 partcicipants*

En détail :

Oui je fais des petits boulots (baby sitting, aide aux devoirs)	33%
Non et je ne vis pas chez mes parents	25%
Non et je vis chez mes parents	21%
Oui, j'ai un travail fixe à mi-temps (15 à 20H par semaine)	7%
Oui je travaille en alternance	7%
Oui, je travaille le week end	5%
Sans réponse	**2%**

Armelle Jouan, DEGEAD1

Une formation trop mortelle !

Tu es en quête d'une carrière originale et pleine d'avenir ? Tu penses avoir fait le tour des formations de Dauphine ? Et que plus rien ne pourrait t'étonner ? Crois-moi, tu n'es pas au bout de tes surprises ...

Depuis cette année, l'université propose une formation inattendue : celle de « croque-mort » ... ça fait rêver, n'est-ce pas ? Il s'agit d'un parcours délivrant un diplôme de Business Manager Funéraire et dont le but est de former de futurs managers spécialisés dans la gestion d'établissements de type pompes funèbres, en partenariat avec le Choix funéraire (un grand réseau de pompes funèbres). La formation se déroule en 30 jours, répartie sur 12 mois et s'effectue en alternance. Au programme : comptabilité, management, marketing, droit du travail ... et un enseignement sur les représentations symboliques de la mort. Définitivement, ce parcours est atypique et si, au premier abord, notre réaction est loin d'être enthousiaste, la formation dispose néanmoins d'un argument de poids en sa faveur : c'est un secteur qui ne connaît – malheureusement – pas la crise ... bien au contraire ! Le baby-boom des années 1960 laisse en effet place à un papy-boom de plus en plus important.

Toutefois, s'il s'agit du job de vos rêves, ne vous réjouissez pas trop vite, car cette formation n'est pas ouverte aux étudiants de Dauphine : pour candidater, il faut détenir un diplôme de Conseiller funéraire et avoir travaillé en tant que manager d'un établissement funéraire pendant au moins deux ans.

Vincent Galliot, DEGEAD2

Comment l'étudiant envisage-t-il l'avenir ?

« La situation économique actuelle va-t-elle freiner mon insertion professionnelle ? Mes études et mes compétences seront-elles utiles pour décrocher un emploi ? ». On a beau être à Dauphine et se persuader que trouver un travail sera aussi simple qu'acheter un panini au Nutella ; à vrai dire QUI y croit vraiment ? Ces inquiétudes sont présentes chez tous les étudiants... A ce titre, nous pourrions croire que c'est avec peu d'espoir et d'ambition que l'étudiant envisage son avenir professionnel. Pourtant, loin des clichés, notre génération semble lucide et optimiste, selon un sondage Ifop réalisé pour le Figaro Etudiant en 2014. Au cœur d'un contexte économique morose, cette étude intrigue : nous sommes plus des deux tiers (73%) à être confiants en notre avenir et à envisager notre carrière professionnelle sereinement.

Si le baromètre de l'humeur des étudiants semble contredire quelques idées reçues, dans une autre mesure, il met en évidence un manque crucial de notre confiance envers la France. L'appel du grand large pourrait ainsi être source d'optimisme pour les 78% d'étudiants qui envisagent de s'expatrier dans leur vie future. Face à un marché du travail offrant peu de perspectives d'avenir, les étudiants recherchent donc de l'espoir à l'étranger. Parmi les destinations qui ont la cote, les pays anglo-saxons arrivent en haut de l'affiche. Ils devancent des pays certes plus dynamiques mais dont la culture est différente et la langue moins pratiquée, tels que le Brésil, l'Inde ou la Chine. C'est donc un choix stratégique pour les jeunes travailleurs qui expriment en priorité un désir de sécurité.

Même s'ils semblent prêts à s'investir dans leur travail, les étudiants sont réalistes et prévoyants. Certes, aujourd'hui, le contexte économique incite plus à la frilosité et au choix des métiers éprouvés, mais l'évolution rapide de notre environnement nous amène à regarder aussi du côté des professions de demain. Parmi les secteurs les plus prometteurs d'ici à 2020 arrivent en tête l'énergie, les nouvelles technologies, le développement durable et la santé.

Ne vous y trompez pas, si les jeunes envisagent leur carrière avec sérénité et espoir, ils ne forment cependant pas une catégorie homogène. Les baromètres montrent par exemple davantage d'optimisme chez les étudiants des grandes écoles ; de quoi rebooster nos dauphinois, passés depuis peu dans cette catégorie !

Lisa M
DEGEAD1

Tribulations de la dauphinoise

Violence ? Même pas peur

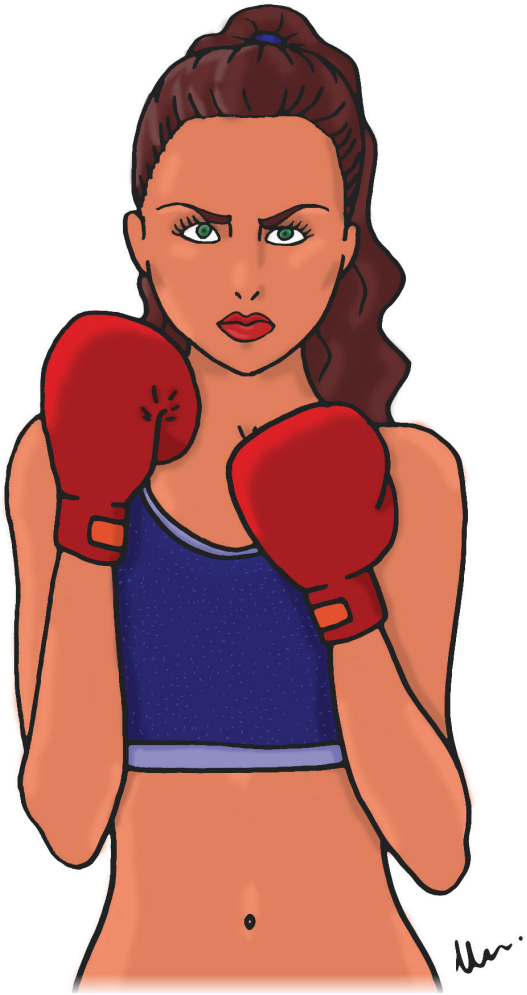
Violence. Le mot en soi fait mal. Il porte en lui le violet des coups, le canon de la haine. **Violence.** Les mots aussi font mal : on fusille à coup de discours qui blessent plus vite que par balles expresses.
Violence. Entre les mots et les maux il n'y a parfois qu'un pas.

La dauphinoise n'a pas été épargnée par toute cette violence ambiante, ébranlée, certes, mais plus que jamais prête à faire de sa plume sa résistance au stress. Avec pour promesse que mes mots continueront de faire rire, j'espère que tu te retrouveras, parce qu'à force on le sait bien : la dauphinoise c'est autant toi que moi.

Petites violences et quotidien

On m'avait dit « Janvier, c'est pas le plus glam' de l'année ». Il faut bien me l'avouer, mon éternel optimisme a vite été rattrapé par une réalité implacable à laquelle j'étais condamnée. L'année avait pourtant bien commencé. J'avais promis de respecter mon programme de révisions et d'être à jour dans mon travail dès le second semestre enclenché. Bien que le train avait eu du mal à démarrer, maintenant sur sa lancée, il arriverait à destination « validation » sans jamais plus dérailler. Mon plan d'attaque avait été minutieusement élaboré, tout était prévu, tout était écrit, personne n'aurait raison de moi et de ma volonté.

C'était sans compter sur le bon pote qui m'appelle jeudi soir pour boire juste un verre alors que je m'étais jurée de finir la semaine de manière irréprochable ? FINI. Ma mère qui me supplie de rentrer pour le weekend, promettant de me laisser travailler ? FINI. Troquer les préparations de TD contre ma série préférée (en arguant réviser mon anglais) ? FINI aussi. J'avais un contre argument pour chacune de ces gentilles violences du quotidien. Toutes. A un détail près, je n'aurais jamais imaginé que la prémonition de Janvier prendrait une tournure si dramatique.



▲ *Illustration de Manon Lescroart, DEGEAD2*

Réalité violente et désillusion

Ma soeur dauphinoise était sur le départ. Depuis que « promo dauphine 2014-2015 » s'est transformé en guide de voyage aux quatre coins du monde, je pense que vous voyez à quel genre de départ je fais allusion. En dauphinoise sensible qui détestait les « au revoir » et se désolidarisait pour quelques mois de ce précieux binôme, ce jour était déjà bien noir. Embrassades et promesses de Skype coupées par la sonnerie de mon portable. Une quinzaine de notifications, le temps de reprendre mes esprits, et de comprendre que la journée serait loin de se passer comme prévu. 7 janvier. « Dans mon monde à moi » où tout se passe bien, cette désillusion fut d'une telle violence qu'elle a failli m'achever. Persuadée de ne pas pouvoir la supporter j'ai tenté de me réveiller d'un effroyable cauchemar. Mais la force, je l'ai trouvée le lendemain, à Dauphine. Dauphine, où j'use pourtant tant de fois mon énergie, m'a inondée d'ondes positives. Rassemblement et union autour d'un désormais populaire « Je suis » m'auront donné assez foi en l'avenir. La violence ne triomphera jamais si nous faisons bloc ensemble pour la combattre.

Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort

Moralisatrice et lucide, souvent déculpabilisante, j'achève toujours ma chronique sur un message d'espoir. Et ça ne changera pas, parce qu'il ne faut pas que ça change. Alors oui d'habitude cette note se veut réconfortante, « courage c'est bientôt les vacances » ou « ne t'inquiète pas, tu viendras à bout de ton année avec succès ». Aujourd'hui, c'est un peu différent : reste maître de tes idées et défends-les jusqu'au bout. Tu es libre de les exprimer et je t'ordonne de le faire mais toujours avec bon sens, finesse et droiture. Aies une opinion personnelle sur tout et ne te prive pas de la dire. Si tu m'écoutes, on aura gagné. J'écris ce papier, avec une profonde envie de te donner confiance en l'avenir. Dernier numéro de l'année mais je te dis à l'année prochaine parce que où que je sois, la dauphinoise, elle, est éternelle.

La dauphinoise.

Ils sont passés par Dauphine

Marc Lévy

Elle & Lui. *Dauphine et Lévy. Notre université et Marc Levy ? Qui aurait imaginé que, NON, Dauphine ne forme pas que des gestionnaires du CAC 40, que, NON, les anciens dauphinois ne sont pas tous directeurs d'entreprises... mais...que, OUI, Dauphine compte des Plumes au-delà de La Plume, que, OUI, Dauphine forme des pensées libres ? Pas vous, pas nous...et bien détrompez-vous. Pour ce numéro, La Plume a rencontré Marc Levy, écrivain de romans à succès et...ancien dauphinois. Comme quoi, notre destinée n'est jamais toute tracée...*

Elles (Les études) & Lui ?
A vrai dire, quand je suis rentré à Dauphine, je voulais être médecin. Et donc, allez-vous me dire, je m'étais trompé de voie. En réalité, mes parents n'étaient pas d'accord pour que je fasse des études aussi longues. J'ai donc choisi Dauphine, parce que je ne voulais pas aller à Assas. A défaut de devenir médecin, j'avais le projet de créer un projet d'imagerie médicale.

Elle (Dauphine) & Lui ?
Mon cursus à Dauphine s'est arrêté en troisième année. Contrairement à d'autres universités, comme Assas notamment, aucune licence n'était délivrée. Peut-être cela tenait-il à la filière... Je faisais de l'économie, de la gestion et de l'informatique. Il convient toutefois de remettre les choses dans leur contexte ; l'informatique à l'époque, n'avait rien à voir avec celle que nous connaissons aujourd'hui. C'était il y a 30 ans. Mais c'est durant mes études que j'ai créé une entreprise d'informatique et c'est pour m'y investir que j'ai quitté Dauphine.

Elle (son entreprise) & Lui ?
Elle avait 2 activités : l'importation de matériel des Etats-Unis et le développement dans le domaine de l'imagerie de synthèse. Je l'ai constituée avec deux amis : l'un était de Dauphine tandis que l'autre travaillait avec moi à la Croix Rouge, d'ailleurs, celui-ci était le seul vrai informaticien des trois. Nous sommes donc partis pour la Silicon Valley puisque l'Europe était préhistorique en matière d'informatique à ce moment-là. Est ainsi née Logitec, une entreprise franco-américaine, qui n'a rien avoir avec celle qui fabrique les souris. C'est d'ailleurs elle qui a développé le premier traitement de texte français sur PC : LogicWord, et le premier tableur : Logitab. Notre activité a très bien fonctionné jusqu'à la fin des années 80. Puis, les financiers qui avaient financé la structure en ont pris le contrôle. Mais ce fut une belle leçon de vie, nous étions jeunes, nous n'avions pas mesuré le danger de faire rentrer des « capital risqueurs ».

Elle (la vie professionnelle) & Lui ?
J'ai donc tout recommencé de zéro puisque j'avais tout investi dans mon entreprise. J'ai travaillé sur des chantiers comme poseur de cloisons. C'est là que j'ai constaté la désorganisation qui y régnait. Avec deux amis, nous avons décidé de réfléchir à ce que l'informatisation du processus de fabrication et de construction sur les chantiers pourrait apporter en termes d'économie substantielle. Bref, pour faire d'une histoire longue une historie courte, nous avons créé le premier cabinet d'agencement de bureaux, devenu par la suite l'un des premiers cabinets d'architecture de bureaux de France. Quand j'en suis parti pour me consacrer pleinement à l'écriture, elle comptait 100 architectes.
Ce fut une belle époque.

Elle (l'écriture) & Lui ?
Si vous demandez à un chanteur à quand remonte sa passion pour le chant, il vous dira très probablement qu'il chantait sous la douche quand il était enfant. A 18 ans, j'avais écrit un manuscrit de 300 pages, qui était très mauvais. Je l'ai jeté. J'aimais écrire, oui, mais je suis rentré dans la vie active et ayant peu de loisirs, la question de l'écriture ne se posait pas. Elle est revenue vers 37-38 ans. J'imagine, donc que, OUI, l'écriture a toujours été en moi, mais c'était une petite voix que la vie ne m'avait pas laissée le temps d'écouter.

Elle (l'inspiration) & Lui ?
Très franchement, je ne sais pas où je trouve l'inspiration. Dans les petites choses de la vie, je suppose. Par exemple, pour mon dernier roman, j'ai entendu une de mes amies, comédienne de renom – dont je tairai le nom – dire qu'elle s'était inscrite sur un site de rencontre. C'était drôle car elle racontait, alors même que c'est une actrice vraiment connue du cinéma, comment elle faisait pour ne pas se faire reconnaître. Elle décrivait tout l'égo des hommes avec qui elle dînait. Vous voyez, ça, c'est une situation de comédie géniale. C'est une étincelle, après il y a des personnes qui viennent en vous et toute une alchimie. Mais une histoire ne naît pas d'une seule idée, plutôt de leur conglomération.

Elle (l'année) & Lui ?
Bien que cela puisse paraître étrange car je publie un roman par an, je dirais que je mets 2 voire 3 ans pour écrire, si on part du moment où l'idée émerge jusqu'à la fin de l'écriture. A partir du moment où je commence à écrire, je mets une grosse année. Cependant, chaque écrivain a ses périodes d'écriture. Certains écrivent le matin, d'autres un peu chaque jour. Je fais partie de ceux qui écrivent d'une manière très intense sur une courte durée. Pendant 4 mois, j'écris 15 heures par jour, 7 jours sur 7 ; la nuit étant le moment le plus propice à l'écriture. Le reste de l'année, je lis, je voyage et je consacre beaucoup de mon temps aux recherches et à un certain nombre d'actions humanitaires.

Elles (les actions humanitaires) & Lui ?
Je m'investis dans plusieurs associations humanitaires, telles qu'*Action contre la faim, SOS Village d'enfants, Amnesty International*. Je ne fais rien de grand mais parfois les petites choses prennent du temps. Cet intérêt pour l'humanitaire remonte à longtemps. Déjà à Dauphine, je travaillais à La Croix Rouge et pour tout vous dire : j'étais à la Croix Rouge avant d'être à Dauphine. Je cachais mon poste de radio dans ma sacoche et quand il y avait des interventions, je prétextais une sortie soudaine.Je faisais 4 gardes par semaine et je travaillais dans une unité de secours urbain qui venait en aide aux accidentés de la route, à une époque où le SAMU n'existait pas. J'ai d'ailleurs été directeur du réseau de la Croix Rouge des Hautes-Seines par la suite.

Elle & Lui *? Oui...c'est le titre de son nouveau roman !*

Propos recueillis par
Mélanie Jaouën, L3 Droit
Parcours Gestion et Finance

Evènements, galas, conférences, ventes, mobilisation....le paysage associatif de Dauphine ne connait pas de repos. Avec sa cinquantaine d'associations de filières, sa trentaine d'associations généralistes, sans oublier Dauphine Alumni (le réseau des anciens), le paysage associatif de Dauphine peut paraitre saturé. Les intérêts semblent tous représentés, les locaux sont tous occupés. Et pourtant, les bonnes idées continuent de fuser. Oméga Dau et Erasmoove en sont une nouvelle preuve : à Dauphine, la créativité ne cesse jamais.

Mélanie Jaouën, L3 Droit
Parcours Gestion et Finance

Omega Dau, le réseau inter-étudiants

Vous avez sûrement entendu parler de l'association Omega Dau, le grand cru 2015 du Château Dauphinois, déjà bien motivé pour réveiller vos sens en cette nouvelle année.

Notre projet est simple et novateur : réunir des étudiants venus de toutes les universités parisiennes pour des soirées et des galas humanitaires mémorables.

L'histoire a débuté en janvier, par un afterwork au Yellow Mad Monkey en compagnie de la fameuse association La Bix de Nanterre. Elle s'est poursuivie avec le Gala au profit de l'Unicef, au Jane Club, le 11 février dernier. Nous ne comptons pas en rester là. Chaque jour nous travaillons à de nouveaux projets afin de nous affirmer et de multiplier ces rencontres étudiantes dans toute la capitale. Une dernière soirée avant la fin de l'année est d'ailleurs déjà prévue.

Mais si notre aventure est déjà bien lancée, se faire connaitre à Dauphine reste une chose difficile. Obtenir la domiciliation est un long combat. En alliant originalité et humanité, nous allons essayer, avec votre aide de nous faire un place parmi le Panthéon des associations dauphinoises.

Vous ne nous connaissez pas encore? N'attendez plus : suivez-nous, nous comptons sur vous. Nous voulons faire nos preuves, et nous espérons le faire de la plus belle manière qui soit.

L'équipe d'Omega Dau

Erasmoove is coming !

Dauphinois, dauphinoise !

Cette année, Dauphine Erasmus Exchange a pensé à vous. Et oui, en plus des folies dauphinoises, des bars et des week-ends Erasmus, nous avons décidé de mettre en place une base de données : Erasmoove !

Eras...quoi? Erasmoove, c'est un peu l'annuaire du dauphinois qui veut partir en échange. Il vient compléter le site du service des Relations Internationales de Dauphine (RI). Dauphine Genius et la DEE se sont réunis pour créer un site internet, qui regroupera l'ensemble des informations relatives aux universités partenaires de Dauphine. Un forum ainsi que les témoignages des étudiants partis seront aussi mis à votre disposition.

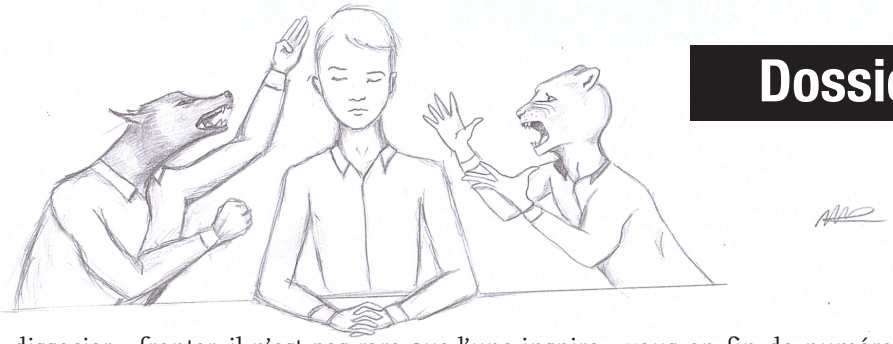
Déjà assez complète, la DEE se perfectionne encore plus en développant ses relations avec l'ensemble des étudiants et ses partenariats avec les RI. (Eh oui, nous ne faisons pas que boire de la bière, « flirter » avec des Erasmus et parler anglais, même si cela constitue une bonne partie de nos activités!).

En attendant le site qui devrait arriver très bientôt et parce qu'on a vu que vous étiez désemparés face à vos choix pour l'étranger, nous avons lancé une page Facebook pour vous renseigner en vous mettant en relation avec des étudiants déjà partis ou en vous redirigeant vers le service des RI.

Le site sera doté d'une carte interactive équivalente à celle présente sur le site des RI qui vous permettra de voir les universités disponibles à tout moment ainsi que les informations administratives. N'oubliez pas cependant que ce projet repose principalement sur une chose : le questionnaire diffusé aux étudiants déjà partis. On compte donc sur vous pour partager votre expérience.

Sinon, pour toi dauphinois qui partiras l'an prochain, on te souhaite de profiter un maximum parce que, selon la plupart des étudiants partis, l'échange c'est « clairement des vacances ». Un échange est court et intense, c'est l'expérience d'une vie en un voyage : n'hésite donc surtout pas à voyager, it's definitely worth it! (fallait bien mettre de l'anglais quelque part).

Love du pôle Erasme.



▲ *Illustration de Marie-Alix Danton*

Difficile aujourd'hui de dissocier violence et liberté d'expression... Cependant, loin de toujours s'affronter, il n'est pas rare que l'une inspire l'autre. Nous ouvrons donc ce dossier par une page d'Expression Libre. Rendez-vous en fin de numéro pour la seconde partie de la rubrique !

Marie-Alix Danton, L3 Droit
Parcours Droit et Société

Les divagations assassines

Nous passons à table. Le mécanisme est simple, réduit, fonctionnel. L'homme mastique. De haut en bas, une chanson. Sans couleurs, sans notes. La répétition monotone d'un bruit sec. Déplacement contraint, aller-retour dont je n'ai pas écrit le programme, vibration dont je n'ai pas tracé la courbe. Mouvement qui me dépasse et dont j'ignore l'architecte.

Dès la première bouchée, le processus se met en place. La digestion agit. Notre corps, sous l'action des réflexes que sa physiologie suppose, bouillonne.

De même, le fonctionnement d'une ville. C'est-à-dire, le fond sonore que mes vitres trop fines ne parviennent guère à filtrer. Caractère cyclique des déplacements automobiles, fond (répétition voulue ou on peut trouver un synonyme ?) rauque des moteurs poids lourds et surajout criard des petits cylindrés. Le fonctionnement d'une ville. La boulangerie, les grandes surfaces, les boutiques bourgeoises et les établissements de restauration. Tout ce qui semble extérieur. Tout ce qui nous enveloppe et d'où nous débordons parfois.

Les corps se répandent – assimilables à un liquide visqueux.

Le fonctionnement d'une ville. La vitesse, le progrès de ce qui n'est pas moi ; le travail, l'effort, et la réussite de l'Autre. De l'immense Autre, toujours Autre. Par prudence (faiblesse et ennui), l'on s'en abstrait en discours. Écartés et renvoyés aux extrémités - gouttes d'eau sale balayées par l'essuie-glace de la lassitude.

Le fonctionnement d'une ville. Organisation de rapports contractuels. Politesses, usages. Paroles, fonctions motrices ; les lèvres et les jambes, balbutiements. Le fonctionnement d'une ville. La répétition aveugle du Même. La production industrielle, la production de services. Et le soir, pour se consoler : la reproduction.

De même, le temps qui passe et qui n'est pas un temps à passer. Dirigé contre notre inacceptable échec, temps pesant, être propre et entier qui nous rappelle à lui. Temps profond, force et mouvement du corps. L'hématome de nos esprits grandit. Mais ce temps ne hurle pas. Depuis la fenêtre, nous pouvons le voir sourire. Il est là, entre deux éclaircies. Il chuchote et rend coupable notre hurlement. Nos larmes et la bave qui, de nos lèvres, s'échappe. Nos sécrétions sont risibles.

« Je passe, dit-il, et tu es inerte. Ton existence éparse ne te mènera nulle part. »

La douche, les idées. Les yeux fermés et le noir orangé psychédélique des yeux fermés. Le pétillement assourdissant du jet d'eau sur le carrelage, les fruits artificiels et colorés du savon liquide.

Mon corps est un personnage autonome. Un personnage qui connaît son rôle et poursuit le mouvement qu'il sait exécuter avec précision. Prendre du savon au creux des paumes puis frotter. Je laisse mon corps se mouvoir - des mécanismes opèrent. Dans d'autres espaces, mon esprit se déploie. Il s'agit de récapituler. Etablir une liste de ce que je devrais créer mais qu'il m'est impossible de rendre présent. Tout ce qui, en moi, est moi - si j'ose dire. Tout ce qui ne saurait appartenir au personnage autonome du corps qui m'abrite. En ce sens, mon esprit est un corps second, un corps qui se déplace. L'image du corps physique – représentation manipulable de la chair capable. Un corps spirituel disons.

Être qui conçoit et se plaît à fabriquer des meubles, réorganiser des espaces. Il dessine ici une contrée et presse parfois l'importance de clouter. Il rassemble des objets, déplie des cartes inédites et ouvre des espaces grandioses. Actuellement, il marche sur l'herbe d'un fond d'écran d'ordinateur. Il nomme cet endroit « Vallée Bleue ». Puis son lyrisme l'exaspère. Ennuyé, il y découpe un carré d'herbe. De retour à l'atelier, il place ce carré au cœur d'une table basse. Un emplacement fonctionnel arrosé depuis le sol.

Le mouvement de notre corps spirituel ne cesse jamais car c'est le monde qui palpite en lui ; une somme d'images et de discours arrachés au temps du présent vécu, des théories et des visions perpétuellement renouvelées. Une lassitude peut alors s'y insinuer - la déception s'étale accompagnée de l'ennui. Nous ne savons presque plus marcher. Nous ne voulons plus vraiment construire.

Le corps s'asseoit, se regarde. Ses mains sont couvertes de sang. Il le comprend : ses gestes passés sont autant de lames plantées dans la vie – vie qui bourdonne et ne cesse de produire, vie qui répand sa crasse et sa vermine à la surface de l'univers, rongé comme une pomme par ses vers. Une exception toutefois : la création, qui pour un temps, ordonne et déconstruit le mouvement. L'heure de la rédemption.

Le sang coule dans l'évier, tournoie avant de glisser verticalement au cœur du système de canalisations. Nous avons écrit, nous avons peint, nous avons composé. Nous avons débordé et nous sommes parvenus à hurler. En tout, nous avons mis en forme. Nos épaules retombent. Le ciel est plus clair, plus grand, plus léger. Son sourire semble bienveillant.

Ben Kemoun Nathan, DEGEAD2

« Fuis-moi, je te suis ».

De prime abord, sport et violence sont antinomiques. Leur logique se fuit sans que jamais leur chemin ne se croise. Le sociologue Norbert Elias concevait d'ailleurs le sport tel une limite à la violence, un produit social censé freiner la pleine liberté des passions humaines.Instrument de paix internationale, outil de réintégration, clé du bien-être sont autant d'attributs du sport ; autant de barrières sur le chemin de la violence.Mais, les transgressions dépassent parfois la sphère du jeu pour conduire à des débordements. La paix du sport est alors rattrapée par sa violence.

Le sport fuit, la violence suit. Et si tout n'était qu'une suite logique ?

Mélanie Jaouën,
L3 Droit mention Gestion et Finance

Le sport : emblème de paix

Au-delà de ses vertus physiques et morales, le sport apparaît comme un instrument international de paix visant à rassembler les individus et à encourager les échanges entre les peuples sans distinction sociale, religieuse ou ethnique. Le diplomate français Jean Giraudoux qualifiait à ce titre le sport d'« espéranto des races », autrement dit de langue universelle.

Les JO entre valeurs et moyens d'expression

Plus qu'un ensemble de fêtes sportives destiné à comparer les performances physiques des uns à celles des autres, les Jeux Olympiques constituent un outil de construction de la paix.

Originaire de la Grèce Antique, la Trêve Olympique (cessez-le-feu temporaire imposé aux différentes nations du monde) a été rétablie en juillet 2000 par la Fondation internationale pour la Trêve Olympique.

Selon le Comité International Olympique (CIO), l'idéal olympique se veut d'une part éducatif et pédagogique comme facteur de « développement individuel humain, harmonieux et complet », et d'autre part unificateur en permettant de créer des « relations d'amitié personnelle durables et des relations internationales de paix, de tolérance et de compréhension». Tous les 4 ans, le sport devient la scène internationale de la liberté, le porteur d'un message d'égalité. Lors des JO de Mexico de 1968, deux sprinteurs américains, Les Black Panthers, lèvent haut leur poing en faveur de la lutte contre la ségrégation raciale sévissant aux Etats-Unis.

Le sport devient la scène internationale de la liberté, le porteur d'un message d'égalité

Le sport : outil des institutions internationales au service de la paix

Par ailleurs, l'ONU s'empare elle aussi de la question du sport au service du développement de la paix , s'empare elle aussi de la question du sport au service du développement de la paix. Son objectif est clair : « bâtir une culture de paix et de tolérance en rassemblant les gens sur un terrain commun, par-delà les frontières nationales ».

Des organisations non gouvernementales viennent en soutien de cette action universelle de l'ONU. Tel est le cas de *Peace and Sport,* l'organisation pour la paix par le sport créée en 2007 sous l'égide du Prince Albert II de Monaco qui se propose d'aider les populations victimes des guerres à se reconstruire. Plus que de simples parrains, Marie-José Pérec, Novak Djokovitch ou encore Christian Karembeu, font office de « Champions de la Paix » en utilisant leur notoriété et leur expérience sportive pour sensibiliser les médias.

En outre, la Convention internationale des droits de l'enfant de 1989, sur laquelle s'appuie le travail de l'UNICEF, rappelle que le droit de « se livrer au jeu » s'applique à chaque enfant. C'est en ce sens que s'est opérée une alliance entre l'UNICEF et la FIFA en 1999, qui vise à utiliser le football comme instrument du développement des enfants.

Entre guérisseur des maux en faveur de la paix internationale et médiateur des peuples avec leur pays, le sport a un rôle à jouer qui ne peut être sous-estimé. Lors des JO de Pékin de 2008, Rohullah Nikpai décroche la médaille de bronze en taekwondo et devient ainsi, le premier athlète à ramener une médaille olympique en Afghanistan. Le temps d'une compétition, il fait taire l'avenir incertain de son pays. La victoire de l'équipe sud-africaine des Springboks lors de la coupe du monde de rugby de 1995 illustre la réconciliation d'une nation déchirée par l'Apartheid. Le sport est donc bien la preuve que la diversité peut rassembler. Comme disait Mandela, «Le football, aussi bien que le rugby, le cricket et les autres sports collectifs, a le pouvoir de guérir les blessures. » Le sport serait-il le nouvel opium du monde ?

Lucie Martin, DEGEAD1

Un coup de poing pour un coup de pouce

Que faire lorsque l'on vient des quartiers sensibles et qu'on a laissé tomber l'école avant le bac? Vers qui se tourner pour se relever d'une mauvaise passe ? Quel avenir nous attend quand les mots « horaires » et « discipline » ont perdu tout leur sens au point que l'on nous considère comme un « jeune à problèmes » ?

Certains acteurs sociaux pensent avoir trouvé la solution : la réinsertion par la boxe. Les aspects éducatifs du sport ne sont une découverte pour personne mais le phénomène dont nous parlons a largement dépassé le stade des hypothèses. Depuis une petite dizaine d'années, fleurissent partout en France des clubs de boxe qui ont pour but l'intégration des jeunes en situation de décrochage scolaire. C'est le cas d'*IMPULSION75*, fondée par Amirouche Ait Djoudi, ou encore de la *Fondation Christophe Tozzio*, créée par un champion du monde de boxe. Zoom sur leur fonctionnement.

L'association *IMPULSION75* existe depuis février 2008 mais ce n'est qu'à la suite des violences de l'été 2008, aux abords des barres HLM du quartier du XVème arrondissement de Paris qui ont causé la mort d'un adolescent, que les acteurs locaux ont décidé de contribuer au développement de l'association.

La Mairie et la Direction Départementale de la Cohésion sociale ont ainsi initié ce partenariat avec le prestigieux lycée Buffon de l'Académie de Paris. Depuis mars 2009, dans le gymnase de l'établissement, on boxe, on soulève de la fonte, et on règle ses comptes dans les sacs de frappe. Les jeunes des cités du XVème qui posaient problème ou avaient déserté l'enseignement scolaire y sont réunis. Ces entrainements quotidiens sont les outils de leur reconstruction et de leur réinsertion sociale.

Comme l'explique Amirouche Ait Djoudi, le processus de réinsertion se déroule en trois étapes.

D'abord une phase purement sportive, la plus importante, durant laquelle le jeune s'intègre à un groupe, s'entraîne et se fixe des objectifs. Il travaille dur tous les jours avec ses entraineurs, et se plie à leurs exigences. La rigueur et le contrôle de soi s'inscrivent peu à peu dans le quotidien et l'état d'esprit du boxeur amateur. Les entraînements et les combats lui permettent de retrouver le goût de l'effort, de la persévérance, et aussi une nouvelle confiance en lui et en ses capacités. Il se rend compte qu'il est largement capable de se tenir à une discipline stricte s'il le désire, et qu'il peut légitimement penser à une insertion professionnelle. En plus de leur inculquer de la rigueur, cette première phase permet à ces jeunes de se lier les uns aux autres en assurant une dynamique positive qui se prolonge en dehors de la salle.

L'étape de la réinsertion professionnelle peut alors commencer et selon Dominique Delorme, entraineur à *IMPULSION75*, ce ne sont généralement pas les encadrants qui proposent au jeune de l'amorcer, mais c'est bien le jeune qui fait la démarche d'aller voir ses éducateurs. Les cours de boxe sont alors complétés par des sessions de travail sur la personnalité, l'expression orale, afin de se préparer aux entretiens d'embauche et à la vie en entreprise en général. Pour cela, tous les moyens sont bons. *IMPULSION 75* privilégie notamment l'improvisation théâtrale. Le jeune apprend ainsi à se positionner dans l'espace, à placer sa voix, à prendre la parole en public, et à écouter les autres. Des simulations d'entretiens d'embauche filmées sont aussi organisées. Ces vidéos permettent aux jeunes de constater les progrès déjà effectués, et les encouragent à persévérer.

Reste la troisième phase : tout en continuant la pratique de la boxe, le jeune construit son projet professionnel avec l'aide d'un conseiller d'orientation. L'association est, à ce moment-là, un tremplin pour trouver des stages ou encore des formations qui lui correspondent, notamment grâce à ses entreprises partenaires. Dans le cas de l'*Académie Tozzio*, les jeunes les plus motivés se voient proposés des emplois chez Casino ou ERDF. Pour *IMPULSION 75*, les soutiens les plus importants proviennent de GDF-SUEZ et de la RATP.

A Paris, le rêve est maintenant d'étendre le dispositif *IMPULSION 75* à tous les arrondissements dans les cités parisiennes afin de diminuer le sentiment d'exclusion ressenti par certains jeunes. Le projet avance lentement, mais sûrement... Qui sait, nos futurs champions de boxe de demain, sortiront peut-être de ces clubs de boxe hors du commun?

Paul Audry,
DEGEAD 2

Le milieu sportif au coeur d'un tabou : les violences sexuelles

Aujourd'hui, 1 sportif sur 6 aurait été victime de violences sexuelles selon une étude du ministère des Sports.

Catherine Moyon de Baecque et Isabelle Demongeot sont les symboles de la lutte contre ce fléau. Dans *Service volé*, paru en 2007, l'ancienne n°2 du tennis français dénonce les viols dont elle-même et d'autres joueuses furent victimes ; révélant ainsi à l'opinion publique une triste réalité. Catherine Moyon, ex-lanceuse française de marteau, fut quant à elle la première à dénoncer ces violences après avoir été agressée et violée en 1991 lors d'un stage d'athlétisme.Les formes de violences sexuelles revêtent différentes formes : agressions, attouchements, harcèlement.

Contrairement aux idées reçues, une enquête menée en 2008 par le gouvernement français et le psychologue du sport Greg Décamps révèle que les auteurs de ces violences sont en majorité d'autres sportifs, l'entraîneur ne représentant que 9 % des cas. D'autre part, bien que la majorité des victimes soit des femmes, dans une situation sur 5, les actes émanent d'elles.

Pour vaincre ces tabous de la violence, une campagne de prévention des violences sexuelles dans le sport a été mise en place par la ministre de la Santé, de la Jeunesse, et de la Vie associative des Sports, Roselyne Bachelot, en juillet 2007. Une charte éthique relative à la prévention des violences sexuelles a également été signée en 2008 et une campagne de sensibilisation « Sportif oui, victime non » fut engagée.

Mais les chiffres ne trompent personne : 5% des victimes seulement portent plaintes. Le sport rendrait-il prisonnier le sportif ? Récemment, un nouveau club de tennis en région parisienne fut frappé par des violences sexuelles.

Lucie Martin, DEGEAD1

Canalisez votre énergie !

Ta sérénité du début d'année s'est évaporée à mesure que les CC se sont profilés ? Ton dos s'est endolori à force de supporter les sièges – que dis-je les tabourets en métal – inconfortables de la Cbis et autres amphis en Bis ? Ton angoisse chronique ne va pas tarder à réapparaitre ? Alors ce focus est fait pour toi. Trois disciplines présentées et autant de moyens pour lutter contre ton stress quotidien !

L'ASHTANGA YOGA

C'est quoi ? Une variante du yoga traditionnel. À la différence de celui-ci, l'ashtanga yoga est plus dynamique.

Pour quoi ? L'ashtanga yoga est une discipline qui produit une chaleur interne intense permettant une purification et une élimination des toxines des muscles et des organes. Le résultat en est une circulation améliorée, un corps léger et fort et un esprit calme et en paix.

Comment ? Une séance est composée de salutations au soleil, suivies d'un ensemble de positions debout et assises, et enfin d'exercices de relaxation. Le côté physique de cette discipline vient du fait que les positions s'enchaînent rapidement, et que ces postures sont pour la plupart assez acrobatiques.

L'AQUAFEELING

C'est quoi ? Une sorte de gymnastique aquatique plus physique que l'aquagym traditionnelle.

Pour quoi ? Utilisée par les sportifs de haut niveau depuis plusieurs années en complément de leur entraînement, l'aquafeeling a pour objectif de faire travailler un maximum de muscles en un minimum de temps, en utilisant la résistance de l'eau. Ce faisant, l'aquafeeling améliore le système cardio-vasculaire, tonifie le corps et procure un bien-être immédiat.

Comment ? Une séance est basée sur le principe du cardio training, associant travail musculaire et cardio-vasculaire. Ainsi, chaque exercice comprend une phase d'efforts, constituée d'exercices de musculation ou de course, et une phase d'étirements.

LE QI-GONG

C'est quoi ? Une gymnastique empruntée à la médecine traditionnelle chinoise.

Pour quoi ? Le but de cette pratique est d'aboutir à la maîtrise de sa propre énergie (signification littérale de « qi-gong »), notamment grâce au travail sur le souffle, essentiel dans cette discipline. Le qi-gong vise ainsi à réconcilier le corps et l'esprit et à retrouver une vitalité minée par la vie urbaine. De plus, le qi-gong est recommandé pour les personnes souffrant d'hypertension.

Comment ? Cette discipline allie phases d'assouplissement, de respiration et de concentration. Ainsi, le qi-gong associe la relaxation mentale, l'assouplissement corporel et la maîtrise du souffle.

Julien Da Sois, DEGEAD2

Roms :
Sont ils très méchants ou sommes nous très cons ?

« Gestion de crise» est une bien grande expression, car elle implique que le sujet garde le contrôle, ne perde pas pied. Or, les peuples « gèrent » les situations de crise économique de manière bien étrange. Alors qu'une partie de la population se bat pour son travail, une autre, dont une partie de la classe politique, préfère se laisser séduire par les sirènes populistes. Celles-ci brandissent comme étendard l'identité unique de la nation. Le mal viendrait donc de l'autre, de l'étranger qui conserve ses coutumes au lieu d'embrasser la culture nationale. Cet autre serait ainsi responsable du chômage, ou mettrait en danger – au choix – la sécurité des citoyens, ou les valeurs de la nation.

En désignant d'office cet ennemi national, les politiques dédouanent leur pays, et eux avec, de toute responsabilité, et évitent toute remise en question structurelle. Ils misent sur le désespoir de la population pour la souder autour du rejet de l'autre, et d'un nationalisme exacerbé. Cet autre, nous le connaissons ; il est immigré, Juif, Musulman, ou encore Rom. Or, lorsque ce fléau populiste sévit dans notre pays, nous devons faire corps avec les personnes injustement mises en cause, et démonter l'argumentaire des marchands de haine.

Aujourd'hui, les Roms sont la communauté la plus marginalisée de l'Union européenne. Depuis leur arrivée en Hongrie et en Roumanie au XIVe siècle, ils furent l'objet de discriminations (sédentarisation et travail forcés, obligation de s'affranchir de leur culture). Ils croyaient avoir enfin trouver, grâce à l'UE et l'ouverture des frontières, un échappatoire à leur misère.

En désignant d'office cet ennemi national, les politiques dédouanent leur pays, et eux avec, de toute responsabilité, et évitent toute remise en question structurelle

Mais l'herbe n'est pas si verte de l'autre côté de la barrière. L'accès à l'éducation et à la santé leur est très difficile. **Ils vivent dans des campements précaires, sans installation d'assainissement, ni eau, ni électricité.** Et le constat ne s'arrête pas là : en Hongrie et en Slovaquie, les parlementaires ont voté la réintroduction du «travail public», comme condition d'accès aux allocations pour les plus démunis, donc pour les Roms. Les députés tchèques avaient adopté une loi similaire en 2012, avant que leur Cour Constitutionnelle ne la censure, la qualifiant de « travail forcé ».

En France, on recense 15 000 à 40 000 personnes appartenant à cette communauté. Voleurs, mendiants, profiteurs de nos aides sociales, les clichés foisonnent. Résultat : un rejet massif de la part de l'opinion publique. **Du côté des responsables politiques, la parole se libère jusqu'aux plus hauts responsables socialistes, et on souhaite leur départ de France**. Dans cette atmosphère, aucun maire ne veut prendre la responsabilité d'accueillir cette communauté sur sa municipalité. La scolarisation des enfants est ainsi rendue difficile, les campements sont systématiquement détruits, sans solution de relogement. Les Roms survivent donc grâce à la mendicité, au travail au noir, au vol ou à la vente d'habits trouvés.

Il faut prendre conscience que cette situation est entretenue par les politiques et l'opinion publique. Oui les Roms sont des nomades, mais seulement parce qu'ils sont expulsés de toute part. Oui, l'illettrisme et la mendicité infantile existent chez les Roms, mais seulement parce que nous refusons de leur ouvrir les portes de nos écoles ! **Nous choisissons d'accorder trop de crédit à nos préjugés, et condamnons du même coup les Roms à la précarité perpétuelle.**

La France est capable d'intégrer cette communauté. Nous avons accueilli plus d'un million d'Italiens et de Polonais au début du XXème siècle, et quelques 800 000 Algériens après la seconde guerre mondiale, alors pourquoi avoir peur de quelques milliers de personnes? Il est de notre devoir de remettre en question cette incompatibilité supposée des Roms avec la France, car cette incompatibilité ne tient qu'à nous.

« 15 000 personnes qui en dérangent 65 millions, soit ils sont vraiment très très méchants, soit vous êtes vraiment très très cons ! » P.E. Barré
A bon entendeur...

Paul Audry, DEGEAD2

Gérer la violence par la violence, la voie des élites

Peut-on trouver, à la lueur de l'Histoire, un comportement aussi constant chez l'humain que celui de la violence ? Un présupposé indispensable à toute réflexion sur le sujet est l'affirmation claire que la violence est un besoin de l'Homme, une de ses composantes intrinsèques, et que les discours idéalistes et accusateurs prétendant que la violence est propre à certains milieux sont des discours malhonnêtes, eux-mêmes manifestations de la violence de leurs auteurs. Ce n'est qu'en venant à traiter de la forme qu'elle peut prendre qu'est injectée toute la diversité des comportements humains, de la violence verbale à la violence conjugale en passant par le désir de conquête, jusqu'aux violences concrètes et symboliques exercées par les acteurs économiques. Dès lors, il me semble primordial de mettre en lumière cette affirmation, **l'homme est et demeurera violent,** en ce qu'elle infirme les théories ultralibertaires, du libertarianisme bourgeois à l'anarchisme de gauche. Prétendre qu'une société sans mise en commun des règles, donc sans hiérarchie, est possible, c'est esquiver la question de la violence et la laisser aux individus seuls, qui ne manqueront pas de s'écharper comme ils l'ont toujours fait sans projet commun. Si l'on peut affirmer que la violence est aujourd'hui gérée d'une façon catastrophique, des prisons aux interventionnismes en tout genre, force est de constater que l'on ne peut lucidement prétendre bâtir une société affranchie de la violence, et donc, de sa gestion. **Reconnaître cela, c'est reconnaître la nécessité d'un « Etat », quel qu'il soit, c'est-à-dire d'une assemblée de fabrication des règles communes.** Il semble d'ailleurs que l'anarchisme de gauche l'ait compris en parlant de « fédéralisme auto-gestionnaire » : il ne lui reste plus qu'à l'admettre.

Notre société, celle du capitalisme financier et des grands ensembles connectés, a choisi divers modes de canalisation de la violence bien qu'elle préfère se la cacher que l'aborder de front. Ainsi enfouit-on la misère sociale dans les prisons et les ghettos urbains, tandis que les bourgeois vont au Club Med Gym. Weber et d'autres ont bien compris que la division du travail était un moyen de canaliser les pulsions violentes en apaisant la violence de la concurrence entre les âmes. Plus globalement, l**e mode de gestion principal de la violence en Occident, et de plus en plus de par le monde, est une société du travail, où seul le salaire fait vivre, et où le gagner prend la majorité du temps qui nous est imparti.** Mais l'illusion du tout-travail comme mode de vie soutenable arrive à bout de souffle, la violence déborde des semaines surchargées, un chômage structurel s'installe, la jeunesse ne croit plus en l'avenir. Les élites économiques n'ont pu se contenter d'instaurer le salariat pour vivre paisiblement : encore leur fallait-il expliquer qu'il n'y aurait pas assez de place pour tous, déplaçant la concurrence au niveau global. Ce coup de génie permet de maintenir les masses dociles tout en leur expliquant qu'il n'y a pas de coupable de la misère, si ce ne sont les travailleurs d'autres pays qui tirent nos salaires vers le bas, ni de coupable de l'absence de démocratie réelle, si ce n'est la « complexité d'un système qui impose une gestion par les experts ». Habile stratégie qui, une fois encore, permet aux élites économiques et politiques une longévité remarquable au pouvoir, alors même que chacun est conscient du degré de corruption quasi-total des démocraties et des médias.

Reconnaître la nécessité d'un « Etat », soit d'une assemblée de fabrication des règles communes

Les divergences sociales expliquent les rôles, à toutes les échelles. Du point de vue de la Nation, on retrouve les plus pauvres dans les prisons, où la misère et l'expérience se mêlent pour former une formidable école de la violence. Cette dernière est presque gérée géographiquement de par le monde, avec le fameux schéma Business Center – Banlieues – Zones résidentielles. La France est globalement déchirée sur la question identitaire et désabusée face aux médias. Pendant ce temps, la riche Paris tonne à la protection de l'ordre médiatique établi, celui d'une prétendue « liberté d'expression », en appartenant à des corporations situées au cœur des intérêts dominants, celui d'une « union nationale » quand la France crève de la centralisation de *tout* au sein de la Capitale. La réponse de l'Etat aux attentats de Charlie Hebdo ? Certainement pas une remise en cause de nos exactions à l'étranger ou de notre façon calamiteuse de traiter la délinquance et la pauvreté : le gouvernement préfère déployer des milliers de militaires dans Paris, une main de fer dans un gant de fer, plutôt que de s'attaquer ambitieusement à la fracture sociale. Les « 1% » se gavent comme jamais, mais pensez, le problème vient sûrement des croyances des banlieusards, pas de l'absence d'une répartition équitable des richesses, des

droits, des pouvoirs. Tout le génie des élites qui tiennent nos Etats est de nous avoir fait avaler que l'ennemi est celui qui te ressemble socialement, mais qui a d'autres croyances. Cette stratégie a bien souvent été employée par les pouvoirs, de la folie antisémite d'Hitler aux dictateurs africains qui collaborent avec les puissances néo-coloniales (aujourd'hui privées) en accusant une autre ethnie ou une autre religion de tous les maux. Quant aux économistes, ils n'échappent pas à la critique : seule la croissance compte, par la redistribution ; et si les salaires n'augmentent pas, c'est la faute des pauvres des autres pays qui sont si pauvres que les entreprises préfèrent aller les exploiter. Mais il ne s'agirait surtout pas de s'attaquer à la mondialisation à-tout-va…

L'échelle internationale, celle de la rencontre entre les Etats-nations, est encore plus frappante ; depuis la Seconde Guerre mondiale, les conflits se déroulent quasi-systématiquement de manière similaire : un pays puissant, qui protégeait un pouvoir dictatorial par intérêt, le lâche soudainement et envahit le pays. Les Etats-Unis sont les champions en la matière, ayant déployé la stratégie sur presque tous les continents (bien que l'Afrique ressemble parfois à une sorte de chasse gardée française). La prétention sous-jacente est la suivante : nous faisons la guerre pour diffuser un modèle plus démocratique, plus « civilisé ». En réalité les résultats sont toujours les suivants : déstabilisation politique de long-terme, pillage organisé des ressources, destruction de toute cohésion entre les groupes sociaux différents (cf. le conflit du Kosovo, ou encore le génocide Rwandais). De façon tout à fait parallèle à l'échelle nationale, on assiste à l'emploi de la stratégie favorite des grands décideurs : regarder les démunis s'affronter entre eux dans l'arène. L'attitude des grands vendeurs d'armes (France, Angleterre, USA, Russie) dans les conflits lybiens et syriens en témoigne : à l'origine du déclenchement des tensions, ils envoient les armes par colis aériens à qui voudra bien les prendre. Le résultat est par ailleurs très incertain : il n'est pas sûr que la France se sente à l'aise à l'idée que l'invasion du Mali par les terroristes s'est faite avec les mêmes armes cédées par les Français à diverses milices lybiennes… **Et tandis que chiites et sunnites se déchirent de par le monde, le bloc national, Zemmour et Houellebecq en tête, s'attaque au danger que serait l'Islam. Encore faudrait-il que l'Islam soit uni.**

Gérer la violence par la démocratie ?

Pour résumer, à toutes les échelles, le mode de gestion prioritaire de la violence est l'usage de la violence décidé par les élites. Prisons pour les délits internes, ghettos pour les travailleurs pauvres qui constituent le levier de toute révolution, guerres contre les adversaires idéologiques, censure contre les opposants politiques, discrimination identitaire pour la soumission du bloc national autour d'un ennemi commun, calomnies contre les contre-modèles (du FMI à Chavez), ou encore interventionnisme pour continuer à détenir des ressources illégitimes : ce n'est jamais l'heure de la discussion, mais toujours celle des coups. Une utopie concrète existe : gérer la violence par la démocratie. Pour cela, il faudrait tout d'abord casser les grands ensembles, faire redescendre la décision et les pouvoirs à l'échelle humaine, communale. Réinstaurer un partage équilibré du temps de travail, à l'échelle sociale et géographique. Relancer un débat sur la qualité de notre production et sur les dégâts de la production à grande échelle, et revenir à la rencontre entre les citoyens comme moyen de gestion de la société et de la violence. A l'instar de l'utopie vécue des révoltés du Chiapas mexicain, gérer la violence par le groupe est d'une efficacité redoutable : rendre des comptes devant ses semblables est bien plus douloureux pour l'orgueil que l'isolement, et risque moins de fabriquer des lieux d'entraînement intensif au crime organisé. En outre, en plaçant ainsi la redistribution et l'équilibre des passions au centre de la réflexion sociale, la vraie démocratie risque bien de permettre aux Irakiens de vivre plus de dix ans de suite sans avoir à subir les pluies de phosphore américain.

Lionel Pelisson
M2 Affaires Internationales
Parcours Recherche en Economie Internationale et du Développement

Doit-on nommer le mal ?

Ne penses-tu pas, lance-t-elle d'un air de défi, qu'il serait préférable que les médias prennent le parti de taire les noms des terroristes en cavale ? Car : n'est-ce pas leur accorder trop d'importance que de les ériger ainsi, contre notre volonté bien sûr, en héros – héros d'un feuilleton criminel sans fin, héros d'une fantasmagorique guerre des civilisations, héros du mal, je l'admets, mais héros tout de même ? Autrement dit : ne crois-tu pas néfaste, pour la société, la mise en scène de tels individus ?

Je ne sais pas vraiment, répond-il calmement. Disons que taire les noms de ces criminels serait comme alléger l'acte du poids de la culpabilité qu'il me semble juste de faire endosser pleinement. Il est, à mon sens, important de pointer du doigt avec précision le criminel en présence. **Dire que c'est cet homme et non cet autre qui fut à l'origine de la bou-**

cherie et décortiquer soigneusement les motivations à la racine de l'acte. Pour que les faits, exposés avec clarté, demeurent compris aisément par la population. Il en va, par ailleurs, de la survie des médias. Si les médias officiels décidaient, dans un souci moral disons, de ne plus diffuser l'information dans son intégralité et renonçaient, à ces fins, à la mention du nom de famille des criminels, je suppose qu'ils perdraient aussitôt en légitimité dans le traitement de l'information, prise dans son ensemble.

Je sais bien, dit-elle aussitôt, légèrement agacée. Simplement, tu avoueras que ces hommes, assassins, meurtriers réfléchis – puisqu'il y a préméditation – deviennent, à travers le relai médiatique que leurs actes supposent, de véritables icônes. Je veux dire ici que nous les voyons grandir et gagner en étoffe sans interruption. Car, d'une part, nous engageons contre eux des moyens colossaux. Car, de l'autre, nous filmons et diffusons l'ensemble de ces moyens. Cette guerre, nous la créons de toute pièce et elle apparaît, aux yeux de celui qui visionne, comme une lutte armée ; prémisses d'une guérilla sanglante. Oui, ces meurtriers ne cessent de grandir à nos yeux, lorsque dans un excès de vice, la cohue médiatique orchestre le spectacle d'une enquête, muée en polar à rebondissements. Cela procède, il me semble, d'un manque de sang-froid ainsi que d'une irrépressible passion du spectacle. Mais, au-delà du vice, nous connaissons le risque du symbole. Le symbole, lorsqu'il est comme dans notre cas un symbole du mal, peut bien sûr exercer sur les esprits et les mœurs, sa vertu cathartique. Mais il peut également, et c'est là un grand risque, être détourné et intégré dans un autre discours. **Une fois que le fait existe et une fois que l'importance qu'il occupe dans les esprits est indiscutablement établie, un rien est en mesure de renverser l'interprétation qu'en font les individus de sorte qu'une guerre nouvelle - guerre de discours - se met en place**. Dans cette guerre des signes, véritable lutte langagière, la prédominance du mal et, plus encore, d'un mal personnifié semble être une mauvaise chose – une très mauvaise chose. Et l'Histoire nous en donna la confirmation à de nombreuses reprises. Le mal seul est dangereux, mais que dire alors du mal qu'une personne, nommée, incarne purement et simplement ?!

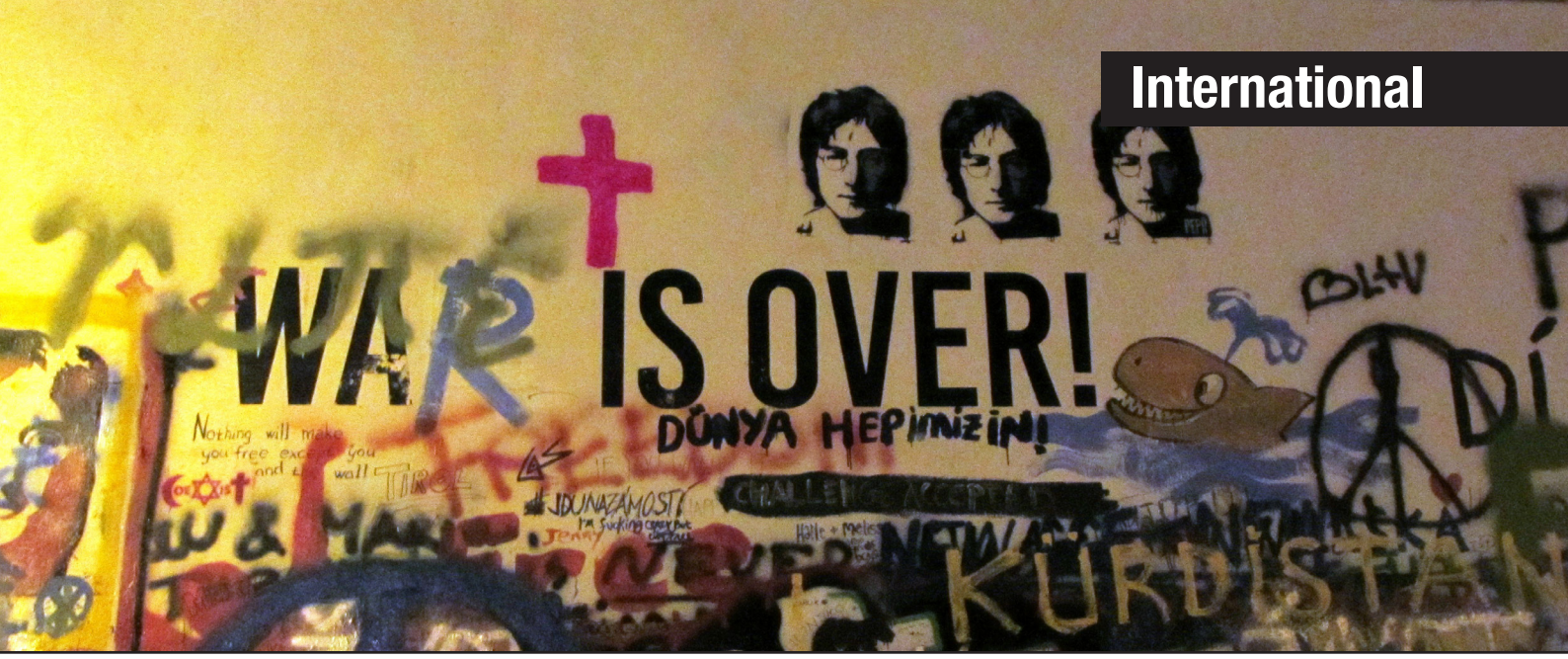
C'est vrai, acquiesce-t-il, tout ce que tu dis est vrai. Mais, imagine seulement : un

assassinat, une revendication terroriste, une enquête aboutie et aucune mention du nom de l'individu responsable dans les médias officiels. Ce schéma n'est absolument pas viable. Si les médias officiels ne se chargent plus de relayer l'information, de petits médias, oecuméniques dirais-je, tentent toujours de diffuser l'information, avec néanmoins et il faut le noter, le risque d'une information erronée. Bien sûr et je l'admets, la surcharge médiatique avec laquelle les évènements récents furent traités, m'apparaît comme un réel danger. D'une part, car le relai de l'information fut accompagné d'une sorte de frénésie démocratique contraire aux méthodes d'investigations, lentes et réfléchies, du journaliste respectable. D'autre part, car cette « surcharge » contribua sans doute à amplifier le phénomène ponctuel de sorte que l'acte isolé ressembla, bien vite, à un soulèvement identitaire de grande ampleur. Mais c'est ainsi, et nous n'y pouvons rien, je suppose. Vois-tu, à ces mots, une solution se dessiner ?

Peut-être qu'il n'y en a pas, répond-elle pensive. Mais disons qu'une forme de compromis est possible. Compromis global entre la tonalité épique et effrayante des journalistes de l'immédiat et la tonalité grave et impassible des journalistes d'investigation. Compromis global entre le champ lexical de la guerre et celui de l'union citoyenne pacifiée. Compromis également, en ce qui concerne la question de l'anonymat télévisuel des terroristes qui me semble, à présent, difficile à mettre en œuvre.

Oui, conclut-il, effacer le nom de ces hommes serait réduire l'acte terroriste à une simple application du terrorisme - **le « terrorisme », mot magique, concept vague déposé comme une nappe sur diverses réalités.** Ce serait, en quelque sorte, effacer l'acte terroriste derrière l'idée du terrorisme et commettre, bientôt, une erreur de taille. Car de même qu'il n'existe pas une seule nation, il n'existe pas un seul terrorisme. Le risque, si nous souhaitons éluder l'identité des terroristes, se résume donc comme suit : gommer l'information efficace et légitime des médias officiels, nourrir la diffusion d'une sous-information, de mauvaise qualité. Et, plus encore, inclure artificiellement l'ensemble des actes en un tout unique. Faire d'une vermine recluse le soldat triomphant d'une armée grandissante et retomber alors précisément sur le terrain que nous souhaitions éviter en supprimant la mention du nom.

Nathan Ben Kemoun,
DEGEAD 2



« Résiste ». Depuis maintenant plusieurs mois, le nord de la Syrie est le théâtre d'une lutte acharnée entre l'État islamique (EI) et les Kurdes.

Cette minorité combat, sans relâche, hommes et femmes côte à côte, contre l'impunité dont faire preuve ce groupe djihadiste. Cette résistance paie et les Kurdes parviennent à récupérer Kobané à la fin de l'année 2014. Bien qu'ils soient soutenus par la coalition internationale, les Kurdes demeurent les seuls à intervenir sur le terrain. Focus sur le quotidien d'une armée kurde méconnue prise en étau entre des tensions liées au pétrole, à la méfiance de la Turquie ou encore à l'affirmation d'un Kurdistan syrien.

« Prouve que tu existes ». La résistance à l'oppression, à l'injustice, à la violence ne s'exprime pas que par voie militaire. Les mots, les caricatures et autres formes d'expression forment un rempart à tout autoritarisme. Comme le disait Tignous : « *La caricature est un témoin de la démocratie* ». Mais les défenseurs du monde libre ne sont pas cantonnés à l'Occident, une vague de liberté d'expression souffle et inspire les artistes d'Orient et du Moyen-Orient. Après tout n'est-ce pas lorsqu'un droit ou une liberté est menacé que l'on se rend compte de sa préciosité et qu'on se bat pour sa sauvegarde ?

Laurie-Anne Riera,
L3 Droit Parcours Droit et Société

Le peuple kurde ou « l'humanité qui résiste aux ténèbres »

Aujourd'hui, les kurdes sont largement présents dans l'actualité pour leur opposition à l'Etat islamique ? Mais qui sont-ils et quelle est la portée de leur combat ?

Les Kurdes représentent quelques 40 millions de personnes, ils sont majoritairement situés en Turquie mais sont aussi assez présents en Iran, Irak et Syrie. Le peuple kurde est reconnu par la communauté internationale pour sa lutte concernant son auto-détermination vis-à-vis de l'Etat turc. Si ce dernier reconnaît aujourd'hui cette minorité, cela n'a pas toujours été le cas : parler kurde ou se revendiquer Kurde a longtemps été considéré comme un délit, une atteinte à l'unité de la nation turque.

Aujourd'hui, une nouvelle menace pèse sur les Kurdes : l'Etat islamique (EI), qui leur a déclaré la guerre.

L'armée kurde résiste, et envoie ainsi un message d'espoir au monde entier

Un peuple sous-armé mais très déterminé

Le combat est profondément déséquilibré : les Kurdes ne disposent pas d'une armée bien structurée et se défendent principalement à l'aide de simples kalachnikovs ; à l'inverse, l'armée de l'EI est bien entraînée et dispose de moyens bien plus conséquents (armes lourdes, chars). Ainsi, en octobre 2014, les combattants de Daech avaient planté leurs drapeaux noirs dans plusieurs quartiers de Kobané, ville-clée située dans le nord de la Syrie, ce qui laissait présager le pire. Mais l'armée kurde résiste, et envoie ainsi un message d'espoir au monde entier, incarnant au niveau local une résistance ferme à l'EI. En effet, après quatre mois de combat intensif, les forces kurdes sont parvenues à reprendre Kobané. Cette victoire est profondément symbolique pour les Kurdes, soutenus depuis peu par la coalition internationale, et marque un tournant dans leur lutte. Comme l'avait très justement dit Charb : « Les Kurdes nous défendent tous. Il sont l'humanité qui résiste aux ténèbres ».

La place des femmes dans le combat

L'armée kurde a pour spécificité d'être largement composée de femmes. C'est le cas depuis les années 1990, quand les autorités kurdes ont commencé à créer des divisions exclusivement féminines.
Les photos de ces femmes sont populaires sur les réseaux sociaux, elles sont devenues des icônes de la lutte contre les djihadistes. Selon une combattante kurde, « la liberté d'un pays commence par celle des femmes ». Il s'agit d'un affront pour l'EI, qui lutte pour imposer une société aux mœurs radicales basée

sur le non-respect des droits des femmes. Pire encore : pour les fidèles de Daech, se faire tuer par ces femmes leur fermerait les portes du paradis. Ces combattantes, au-delà de leur courage et de leur détermination, sont donc un atout précieux dans la lutte contre l'Etat Islamique.

Par ailleurs, des représentantes de l'organisation principale des Kurdes syriens, notamment la co-présidente Mme Abdallah et la « commandante » Nassrin, ont été reçues par le Président François Hollande le 8 février dernier. Elles ont demandé à l'occasion une reconnaissance internationale ainsi qu'un soutien accru.

Ces combattantes [...] sont donc un atout précieux dans la lutte contre l'Etat Islamique

Mais quels sont alors les enjeux de ce combat ?

Au niveau mondial, l'enjeu est en grande partie symbolique puisque c'est la première fois que la progression de l'EI a été stoppée.

Toutefois, le gouvernement turc ne semble pas partager cet enthousiasme. Le Président turc, Recep Tayyip Erdogan, a déclaré ne pas vouloir d'une zone kurde autonome en Syrie comme celle existant en Irak. En effet, Kobané a tenu bon, ce qui atteste de la solidité du Rojava (le Kurdistan syrien) et rend plus crédible la possibilité d'une éventuelle autonomie de la région. Par ailleurs, les Kurdes continuent d'accuser la Turquie de soutenir passivement l'EI, d'une part en empêchant les renforts kurdes de franchir la frontière pour rejoindre Kobané, et d'autre part en facilitant le transit des djihadistes, de l'Europe vers la Syrie.

D'un point de vue stratégique également, les enjeux de cet affrontement sont importants. En effet la prise de Kobané aurait facilité le trafic de pétrole, qui représente une part non négligeable du budget de Daech, ainsi que l'arrivée de djihadistes étrangers.

Par ailleurs, Abou Mohammed al-Adnani, porte-parole de l'EI, a rappelé que le conflit qui l'oppose aux factions kurdes n'était pas une guerre « ethnique », mais « religieuse et idéologique ».

Quel avenir pour les Kurdes ?

La progression de Daech est a priori contenue, mais elle n'est pas nécessairement terminée pour autant. D'autres affrontements, plus intenses, pourraient ainsi se profiler à l'avenir, notamment à Sinjar où les combats devraient se poursuivre. Le soutien de la coalition internationale en armements modernes est essentiel, néanmoins pour le moment seuls les Kurdes syriens ont été équipés ; les autres milices qui luttent à leurs côtés contre l'EI ne disposent que d'armes légères.

Notons enfin que ce combat permet de mettre en lumière le peuple Kurde, trop souvent oublié. Cette résistance face à Daech lui a ainsi octroyé une reconnaissance internationale, qui n'est peut-être que le début d'une belle revanche sur l'Histoire.

Aysun Basibuyuk, DEGEAD2
et Vincent Galliot, DEGEAD 2

Elle est menacée, allez-vous lutter ?

Ils défendent notre liberté. Ils mettent des mots, des images sur les souffrances, les espoirs, de ceux qui, sans eux, seraient condamnés au silence et à l'oubli. Pourtant, selon les chiffres de Reporters Sans Frontières, en 2014, soixante-six journalistes ont été assassinés, onze collaborateurs tués, dix-neuf citoyens-journalistes exterminés. En 2015, le compteur a déjà enregistré : les journalistes de Charlie Hebdo morts le 7 janvier et la décapitation du journaliste japonais, Kenji Goto, perpétrée par l'Etat Islamique le 31 janvier. Quand ils ne sont pas tués, ils sont enlevés, emprisonnés, parfois torturés. C'est la liberté d'expression qui vacille au gré des conflits et des actes terroristes. Face au développement de mesures législatives qui la restreignent y compris au sein des démocraties, elle titube. Et, lorsque 76% des français interrogés dans le cadre d'un sondage réalisé par Odoxa pour *Le Parisien* se disent favorables à de nouvelles mesures de sécurité « quitte à limiter leurs libertés », elle tombe. La France souhaiterait-elle s'engager dans la voie du « Patriot Act » américain comme le propose la députée UMP Valerie Pécresse ? Nous sommes bien d'étranges défenseurs de la liberté. Ainsi, malgré les multiples engagements du monde occidental en faveur de la protection de la liberté d'expression, il semble que « le paradis des libertés » ne soit plus. Tout n'est pas si blanc mais, réjouissons-nous rien n'est tout noir non plus, dans des pays où s'exprimer en toute tranquillité est sévèrement puni de nombreux citoyens n'ont pas peur. Face à la censure et à la répression, ils ne renoncent pas mais ils dénoncent. Préféreriez-vous être un journaliste oppressé ou bien un citoyen surveillé ?

Des lignes rouges à ne pas franchir : la religion, le sexe et le Président

Les caricaturistes du monde arabe en danger

La Syrie est sans doute le pays le plus dangereux au monde pour les journalistes. Entre l'armée régulière qui arrête et finit par tuer ces témoins gênants qui documentent le conflit et les groupes islamistes, ce sont plus de 130 acteurs de l'information qui ont perdu la vie depuis mars 2011. Pourtant, Ali Ferzat n'hésite pas à combattre le régime syrien et permet aux citoyens de ne pas être aveuglés. En effet, pendant de nombreuses années, ce célèbre caricaturiste s'est empoigné à dénoncer la dictature, puis dès mars 2011, il a accompagné le soulèvement populaire en révélant les crimes du régime. Travaillant au péril de sa vie, l'ennemi des dirigeants du pays a été enlevé, torturé et a vu ses mains se briser. Sauvé par miracle, il a trouvé refuge au Koweit où il continue de donner des coups de crayons sur des planches qui voyagent grâce à son site internet. Le rôle de sa vie est pour lui « d'être à l'avant-garde de la lutte pour la liberté » et pour cela il fût en 2011 récompensé par le prix Sakharov pour la liberté de l'esprit.

▲ *Signé Ali Ferzat, ce dessin est en réalité dû à un dessinateur anonyme*

A quelques kilomètres de là, après le passage de la révolution, les caricaturistes égyptiens sont-ils plus libres ? Sans doute pas. Hicham Rahman, dessinateur pour le quotidien égyptien *Al-Masry al-Youm* raconte dans une interview accordée à *Libération* (15 janvier 2015) « Aujourd'hui, on ne peut pas dessiner le Président Al-Sissi. Il n'y aucune loi qui l'interdit, mais on peut être poursuivi pour insulte à l'Egypte. En 2005, on pouvait dessiner Moubarak ou ses fils. » Aussi, certains journalistes utilisent des subterfuges pour déjouer cette censure – le jeu du chat et de la souris s'organise – tandis que d'autres comme Mohamed Chenaoui, directeur et caricaturiste du *Touk-Touk* s'imposent des limites et pensent aux retombées de leurs dessins. La censure ne provient donc pas uniquement du régime, les journalistes et les citoyens fixent des lignes rouges à ne pas franchir : la religion, le sexe et le Président.

▲ *Moubarak, le vampire (au Caire, le 6 février 2011) - AFP PHOTO/ PATRICK BAZ*

Des citoyens qui osent et reprennent leur liberté

Sites internet occidentaux bloqués (RSF, BBC News), sites internet nationaux fermés, mots-clés bannis, cela ressemble à l'Empire du Milieu, n'est-ce pas ? En 2010, selon les autorités chinoises, ce sont plus de 350 millions d'informations qui ont été censurées et près de la moitié des sites qui a disparu. Chasse aux rumeurs et à bas les informations qui pourraient influencer les individus contre leurs dirigeants et leurs idées. Le Parti communiste chinois remercie le Great Firewall, ce bouclier d'or – programme de surveillance et de censure de l'Internet – en place depuis 1998. Mais ce n'est pas tout, après la création de réseaux sociaux chinois qui supplantent les réseaux sociaux traditionnels comme Weibo – le Twitter chinois – le gouvernement a mis fin, en 2012, à l'anonymat des internautes sur ces réseaux. Où est donc l'esprit du free speech dont les créateurs du Web épris de liberté faisaient preuve il y a 25 ans ? Ces idéaux pourtant portés par une génération de jeunes entrepreneurs ambitieux – Mark Zuckerberg, Jack Dorsey – n'ont pas traversé toutes les frontières. Néanmoins, les internautes sont souvent plus malins que les autorités qui pour la plupart utilisent très peu les réseaux sociaux.

Un Great Firewall peu sophistiqué

Il n'est pas aussi tenace que la Grande Muraille face à l'opposant. Il est facile à contourner et, laisse la Chine frissonner sous les coups portés par les ripostes à la censure. Une adresse IP transformée en une adresse étrangère à l'aide de proxys situés à l'étranger – composant informatique qui sert d'intermédiaire entre le navigateur et Internet – et, des chinois qui accèdent en toute sécurité à des contenus censurés en plein milieu du pays. Des citoyens qui remplacent les expressions censurées par d'autres créant un langage crypté. Des logiciels comme Weiboscope qui permettent de détecter les messages effacés de Weibo sous la pression des acteurs de la censure et de les récupérer. Les moyens de lutte contre la censure sur Internet se multiplient démontrant qu'elle est limitée. Même, lorsque Recep Tayyip Erdogan, dans ses fonctions de Premier Ministre turc qui lui incombaient à l'époque, décide de tout simplement bloquer l'accès à Twitter pendant plusieurs semaines, des moyens pour dépasser l'interdiction se dévoilent. Rappelons que la Turquie est signataire de la Convention Européenne des Droits de l'Homme qui garantit la liberté d'expression en son article 10, pourtant, le Premier ministre avait bien signalé le peu d'importance de celle-ci « Je me moque de ce que pourra dire la communauté internationale ». Les écarts du pays se multiplient, par exemple, une enquête pénale a été lancée le 15 janvier dernier contre l'un des plus grands quotidiens turcs pour « insulte aux valeurs religieuses » suite à la publication des dessins de Charlie Hebdo. Le mirage de la liberté d'expression plane.

Que l'on soit journaliste ou citoyen, la liberté d'expression demeure une liberté fondamentale. L'homme en est conscient. Ainsi, pour avancer sur le chemin qui le mène à Elle, il est assez imaginatif pour détruire les obstacles imaginés par d'autres. Alors, luttez-vous aussi afin que les saoudiens puissent de nouveau travailler la neige pour en faire des bonhommes – activité innocente interdite début janvier par l'un des cheiks les plus influent d'Arabie Saoudite, Mohammad Saleh Al-Munadjid « les bonhommes sont anti-islamiques » – et, s'exprimer.

Mathilde Forest
DEGEAD1

Réflexions sur notre modèle social

« *Le modèle social français est le pur produit du Conseil national de la Résistance. Un compromis entre gaullistes et communistes. Il est grand temps de le réformer (...)* » (Denis Kessler, ancien vice-président du MEDEF, interview *Challenges* octobre 2007). Voilà résumé en quelques mots les crispations autour des débats sur la réforme du modèle social français. Triplement critiqué pour son manque d'efficacité dans la lutte contre le chômage et la réduction des inégalités, son coût financier et sa légitimité à exister, notre modèle social a-t-il vécu ?

Notre modèle social est fondé sur la solidarité institutionnelle et obligatoire entre tous les Français : des actifs vers les retraités, des biens-portants vers les malades, des travailleurs vers les chômeurs, des riches vers les pauvres, etc. Cette solidarité prend la forme de revenus de transferts (retraites, assurance chômage, minima sociaux, etc.) et de services, comme la santé, financés non pas par les usagers mais par l'ensemble des contribuables. Le montant des prélèvements obligatoires, qui finance notre modèle social, atteint près de 50% du PIB en 2014... et c'est là que ça coince pour certains ! Des réformes oui, mais dans quel sens ? L'interrogation est double car la remise en cause de notre modèle porte à la fois sur les moyens et les fins.

Un attachement fort

Malgré des critiques virulentes, notre modèle social français reste cher aux citoyens français. En effet, à l'occasion d'un sondage réalisé à Dauphine en février dernier, vous vous positionnez majoritairement en faveur des missions qui incombent au modèle social français : un système de santé public, l'existence d'un salaire minimum, les assurances sociales ou encore le fait même de prélever une part de la richesse nationale pour le financer. Ce sondage révèle aussi qu'au-delà des appartenances politiques, vous vous accordez sur une certaine forme de gestion du « vivre en société ». Les valeurs sous-jacentes comme la solidarité ou l'égalité, selon la conception républicaine française, ne sont pas l'apanage d'un seul parti politique ; elles sont transpartisanes. Certes, historiquement, notre modèle social est en partie le produit de l'idéologie socialiste, et de ses dérives comme les expériences communistes. L'argument selon lequel le marché n'est pas à même d'intégrer tous les individus et qu'il génère des inégalités est au fondement même de la valeur de justice sociale. Or, preuve que l'idéologie qui sous-tend notre modèle social a été intériorisée par tous, vous êtes 62% à avoir déclaré ne pas vous considérer socialiste.

L'idéologie : le vrai défi

Entre 1945 en aujourd'hui, le monde a changé : la mondialisation, l'Union Européenne, la désindustrialisation, le vieillissement de la population et j'en passe. Le modèle social est une institution qui est vouée à évoluer, accompagnant les transformations de la société. Au-delà des débats sur son coût ou son efficacité, il me semble que le réel enjeu est idéologique. Quel système voulons-nous pour demain ? Doit-on uniquement aider les plus pauvres sans remettre en cause fondamentalement les inégalités sociales, qui peuvent être considérées comme justes ? Ou doit-on s'atteler à une remise en cause plus profonde de l'origine des inégalités, à savoir le système capitaliste ? Ces questions, aussi tranchées soient-elles, sont d'importance car elles structurent l'idéal des réformes. Et c'est sur ce point précis que le débat politique se focalise, mettant dans l'embarras le parti qui est historiquement à gauche : le PS. Questionner l'avenir du modèle social c'est questionner l'avenir des idéologies qui portent les projets de réformes.

Pierre-Hernan Rojas
Doctorant en économie

Sondage

Etes-vous favorable à un système public de santé ?

Favorable	85 %
Défavorable	9 %
Ne se prononce pas	6 %

Le salaire minimum vous paraît-il légitime ?

Oui	79 %
Non	15 %
Ne se prononce pas	6 %

Selon vous, l'attribution d'allocations par l'Etat pour lutter contre certains risques sociaux est-elle justifiée ?

Oui	72 %
Non	18 %
Ne se prononce pas	10 %

L'idée que l'Etat impose des prélèvements obligatoires pour financer le système social français vous paraît-elle normale ?

Oui	79 %
Non	15 %
Ne se prononce pas	5 %

Vous considérez-vous comme socialiste ?

Oui	23 %
Non	62%
Ne se prononce pas	15 %

► *Nombre de participants : 374*

Fin ou évolution du socialisme à la française ?

« Être socialiste » a-t-il encore un sens ? Historiquement, être socialiste signifie « être de gauche ». Or, au regard des politiques économiques et sociales menées par l'exécutif ces vingt dernières années, la droite et la gauche ne s'opposent pas fondamentalement. Alors que le socialisme originel proposait une rupture avec le capitalisme, il est attaqué de front par le positionnement social-démocrate de François Hollande. Le socialisme « traditionnel » s'est-il éteint ? La révolution n'est-elle que sémantique et non plus idéologique ? Retour sur l'évolution historique du socialisme.

Les fondements du socialisme

À ses prémices, l'idéologie socialiste est une condamnation des inégalités, quelles qu'elles soient, et une aspiration à une société égalitaire.

Au lendemain de la Révolution française de 1789 naît un courant présocialiste incarné par Gracchus Babeuf. Alors qu'il dénonce la Première République (1792) comme étant bourgeoise et ne respectant pas le principe de « Liberté, Égalité, Fraternité », Babeuf prône une révolution agraire et armée pour atteindre l'idéal d'une société égalitaire.

Après une mise en sommeil des aspirations égalitaires, elles reviennent en force dès le début du XIXème siècle à travers les socialistes dit « utopiques ». Ce socialisme émerge avant tout en réaction à l'industrialisation galopante de l'époque et, avec elle, l'expansion d'une classe ouvrière misérable. Le Comte de Saint Simon est le premier à développer un socialisme à caractère « technocratique » : le gouvernement bourgeois doit privilégier le progrès économique pour améliorer le sort des plus pauvres. Pierre-Joseph Proudhon représente quant à lui, un « socialisme libertaire ». Anarchiste, il estime que la propriété est le fondement de l'injustice sociale.

Le socialisme utopique se confronte dès le milieu du XIXème siècle au socialisme historique et scientifique de Marx. Ce dernier prône la révolution prolétaire pour abolir la propriété privée et parvenir à une société sans classes sociales par l'égalité des conditions économiques.

Ainsi, le socialisme originel se fonde sur une remise en cause radicale de la société de l'époque de plus en plus déterminée par l'économie de marché.

Vers un socialisme réformiste ?

Au début de la IIIème République, le socialisme se confond avec le courant républicain. Républicains et socialistes aspirent à des réformes sociales, au droit du travail et au suffrage universel. Dès 1870, comme en Allemagne, différents courants socialistes coexistent. Certains restent fidèles aux idées marxistes tandis que les « radicaux socialistes » prônent non pas la lutte mais la collaboration des classes. Ces derniers ont un rôle prépondérant dans le paysage politique français. Ils initient, dès leur arrivée au pouvoir en 1902, les premières lois sur la protection sociale. Toutefois, le langage révolutionnaire et marxiste persiste et la lutte s'organise par le biais des syndicats.

L'idéologie socialiste : la révolution silencieuse

Le projet d'une société fondée sur un système égalitaire est de plus en plus effarouché dans les rangs socialistes au XXème siècle. Certes, Léon Blum et le Front populaire accordent des avantages non négligeables aux classes ouvrières mais ne remettent pas en cause en substance l'organisation sociétale. De même, la mise en place de l'État Providence au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale avec la création de la Sécurité Sociale en 1945, marquera un tournant dans l'histoire du socialisme.

Au cours de la seconde moitié du XXème siècle, les revendications des socialistes modernes n'aspirent non plus à l'égalitarisme mais à la justice sociale. En quoi cette différence marque-t-elle l'abandon du socialisme originel ? La justice sociale vise une société plus juste et non une société égalitaire : elle lutte contre les inégalités. Les politiques de redistribution, basées de plus en plus sur l'assistanat, cherchent avant tout l'équité et non l'égalité. Ainsi, les socialistes de la Vème République ne remettent plus en cause le modèle capitaliste alors que cette opposition était constitutive du socialisme originel. Lionel Jospin, alors Premier Ministre, définit en 1999, ce socialisme moderne comme « *une façon de réguler la société et de mettre l'économie de marché au service des hommes* ». Les « puristes » dénonceront alors ce socialisme-libéral qui ne propose plus une réelle alternative mais seulement l'amélioration des conditions de vie dans une société régie par les lois du marché. D'autres diront qu'il représente une « troisième voie » au socialisme et au capitalisme. Cette synthèse abandonne l'utopie d'une société égalitaire et impose le pragmatisme économique et social.

Bien que la rupture avec le socialisme d'origine soit dorénavant consommée, le socialisme n'a pas disparu au XXIème siècle. Désormais, le Président François Hollande axe ses critiques sur le néo-libéralisme mondialisé. Il avait même déclaré lors de sa campagne électorale de 2012 « *Mon véritable adversaire (...) c'est le monde de la finance* ». Heureusement pour lui, cette vision policée du socialisme attire des repentis du monde de la finance, comme l'actuel Ministre de l'Économie et ex-gérant de la banque Rothschild, Emmanuel Macron.

Julie Montaudouin
DEGEAD1

Trois idées reçues

Page Focus

1. « Pourquoi se fatiguer ? On peut gagner plus avec les minima sociaux qu'en travaillant »

FAUX ! Il est impossible d'atteindre un revenu supérieur au SMIC en cumulant les minima sociaux. Le RSA, en effet, est toujours inférieur au SMIC. De plus, toute hausse des allocations familiales engendre une baisse du montant du RSA reçu. Travailler est donc toujours préférable pour gagner davantage. Certes, dans la réalité, la fraude dite « sociale » peut provoquer des injustices, mais ces situations sont imputables à la malhonnêteté de certains allocataires sur leur situation et non au système de protection sociale.

2. « Les étrangers nous coûtent cher car ils profitent des minima sociaux »

Encore FAUX ! En réalité, l'immigration nous rapporte de l'argent ! Selon une étude publiée en 2009 par l'Université de Lille, les étrangers auraient reçu 47,9 milliards d'euros de la part de l'État (principalement sous forme de prestations sociales) et auraient reversé 60,3 milliards d'euros via des taxes directes (impôt sur le revenu par exemple) ou indirectes (TVA). L'immigration génèrerait donc quelques 12 milliards d'euros de recettes fiscales par an ! Si les étrangers paient autant de taxes que les résidents, ils n'ont pourtant pas facilement accès à tous les minima sociaux. En effet, pour pouvoir prétendre au RSA, un étranger (hors UE) doit pouvoir justifier d'un permis de séjour et d'une carte de travail depuis 5 ans.

3. « Notre régime de retraite est beaucoup trop généreux »

FAUX ! À nouveau ... Certes, l'âge légal de la retraite est de 62 ans en France (contre 65 ans en Allemagne). Mais, si l'on s'attache à d'autres critères, la réalité est plus nuancée : par exemple, la durée de cotisation pour prétendre à une retraite à taux plein est de 41 ans, ce qui nous place parmi les 5 pays les plus exigeants de l'Union Européenne sur ce point. Partir plus tôt à la retraite est donc possible en France, mais ce n'est pas sans conséquences sur les montants perçus.

Le chiffre choc

1% C'est la part du revenu des classes moyennes inférieures qui est réellement prélevée par l'État. Les classes moyennes sont divisées en deux : une partie dite inférieure dont les revenus varient entre 1100 et 1700€ et qui représente environ 30% de la population, et une partie dite supérieure (revenu compris entre 1700 et 2600€, 20% de la population). La tranche « inférieure » est prélevée à hauteur de 43% de son revenu mais reçoit l'équivalent de 42% en prestations sociales, selon une étude du Credoc finalisée en 2012. Leur contribution réelle n'est donc que de 1% ! La situation des classes moyennes sur le plan fiscal serait donc moins dramatique qu'on ne le pense. Quant aux classes moyennes supérieures, leur contribution nette atteint 10% de leur revenu (elles versent 43% et reçoivent 33%) ; notons toutefois que cette tranche n'a de moyenne que le nom puisqu'elle était initialement considérée comme une « classe aisée ».

De Gaulle, un instigateur du social

Figure emblématique de la résistance, le général De Gaulle était également un fervent défenseur des valeurs du social. À la Libération, il promulgue deux ordonnances qui incarnent sa volonté de renforcer la solidarité sociale. La première est à l'origine de la création des comités d'entreprise, qui permettent aux ouvriers de prendre la parole et de gérer un certain nombre d'activités et d'œuvres sociales. Quant à la seconde, elle met en place la Sécurité sociale, le 4 octobre 1945.
Mais son ambition de transformation de notre système social était plus grande encore, même s'il ne l'a jamais réalisée pleinement. En effet, conscient des limites du capitalisme et du caractère utopique du communisme, il avait imaginé un système social fondé sur la participation, autrement dit l'intéressement des salariés au profit de l'entreprise. Cette mesure serait porteuse de trois formes de progrès : un progrès économique, les ouvriers étant plus efficaces car plus motivés ; un progrès social, les richesses étant réparties de façon plus juste et plus équitable ; et un progrès humain caractérisé par un recul de l'aliénation du salarié, étranger au résultat de son travail dans le système capitaliste.
Ainsi, à en juger par son projet de participation et par les réformes dont il est à l'origine, l'illustre général s'avère être également un des plus grands socialistes du XXème siècle (selon l'approche retenue dans l'article précédent).

Vincent Galliot
DEGEAD2

Archaïque mais populaire : le modèle social français a besoin de réformes structurelles

Ça n'occupe ni BFM, ni iTélé, ni Chazal, ni Pujadas, mais le système social à la française est en crise.

Pardon je suis de mauvaise foi : peut être en ont-ils touché deux mots dans une rubrique animée par un de ces mecs à lunettes et noeud pap' qui nous a fait un joli powerpoint avec de jolis schémas pleins de flèches et de camemberts. Mais vous êtes-vous déjà penchés sur le fond du problème? Bien que la situation de la sécurité sociale paraisse critique, aucun gouvernement n'a tenté de prendre le taureau par les cornes. Un système de retraite de plus en plus difficile à pérenniser, chômage de masse, pauvreté chez les jeunes en hausse, déficits records, dettes abyssales : la plupart des indicateurs sont dans le rouge, un rouge qui décolle la rétine. De timides réformes ont été engagées, mais doivent-elles forcément conduire au démantèlement du système social qui nous est si cher? Allongement des années de cotisation, retard de l'âge de départ à la retraite, baisse des remboursements de certains frais médicaux, etc. La couardise de nos dirigeants successifs est en train de condamner le modèle social français. Peut-on refonder notre système social sur de nouvelles bases ? Car c'est bien d'un problème structurel dont il s'agit : le système de sécurité sociale a été pensé dans les années 50, à l'aube de trente années de plein emploi et de forte croissance. Tout ceci est fini, et le système n'a pas été réformé pour faire face à la nouvelle conjoncture et aux nouveaux défis du XXIème siècle.

L'évolution des structures économiques et sociales

Créée pendant la reconstruction, la protection sociale est un héritage du Conseil national de la résistance. Pensé pour la structure sociale de l'époque, le système souffre aujourd'hui d'aberrations comme les traitements spéciaux accordés à des professions considérées comme pénibles à l'époque. L'exemple le plus marquant est celui des cheminots et de la SNCF : le travail au milieu des fumées, du bruit et du charbon n'existe plus aujourd'hui et ne justifie donc plus l'existence de tels avantages à l'égard des travailleurs de la SNCF. Ce statu quo crée chez beaucoup un sentiment d'injustice. Cette inadéquation entre la protection offerte à certaines professions et le risque social encouru vient du fait que le système de sécurité sociale n'a pas su évoluer au gré de la société. La modification de la situation des jeunes (étudiants ou actifs) et des retraités en est une bonne illustration : alors que

Le système de sécurité sociale a été pensé dans les années 50, à l'aube de 30 années de plein emploi et de croissance forte

les jeunes des années 50/60 trouvaient du travail dès la fin de leurs études – souvent très courtes voire inexistantes – et que les anciens ne vivaient pas assez vieux pour coûter trop cher au système (c'est cynique mais c'est ainsi), les jeunes d'aujourd'hui étudient beaucoup plus longtemps sans aucune garantie d'emploi à la clé et les anciens survivent plusieurs décennies après leur départ à la retraite (c'est énervant, mais c'est ainsi). Le problème est que les jeunes sont très mal protégés des risques sociaux liés à leur situation d'étudiants (parfois précaire) ou de jeunes chômeurs : en effet, ils n'ont pas eu le temps de cotiser et donc mécaniquement ne sont pas autant couverts par le système que les retraités ou les chômeurs plus âgés. Le fait est qu'en France, la solidarité intergénérationnelle bénéficie surtout aux retraités et aux travailleurs : le modèle de 1945 n'a pas été pensé pour une jeunesse précaire.

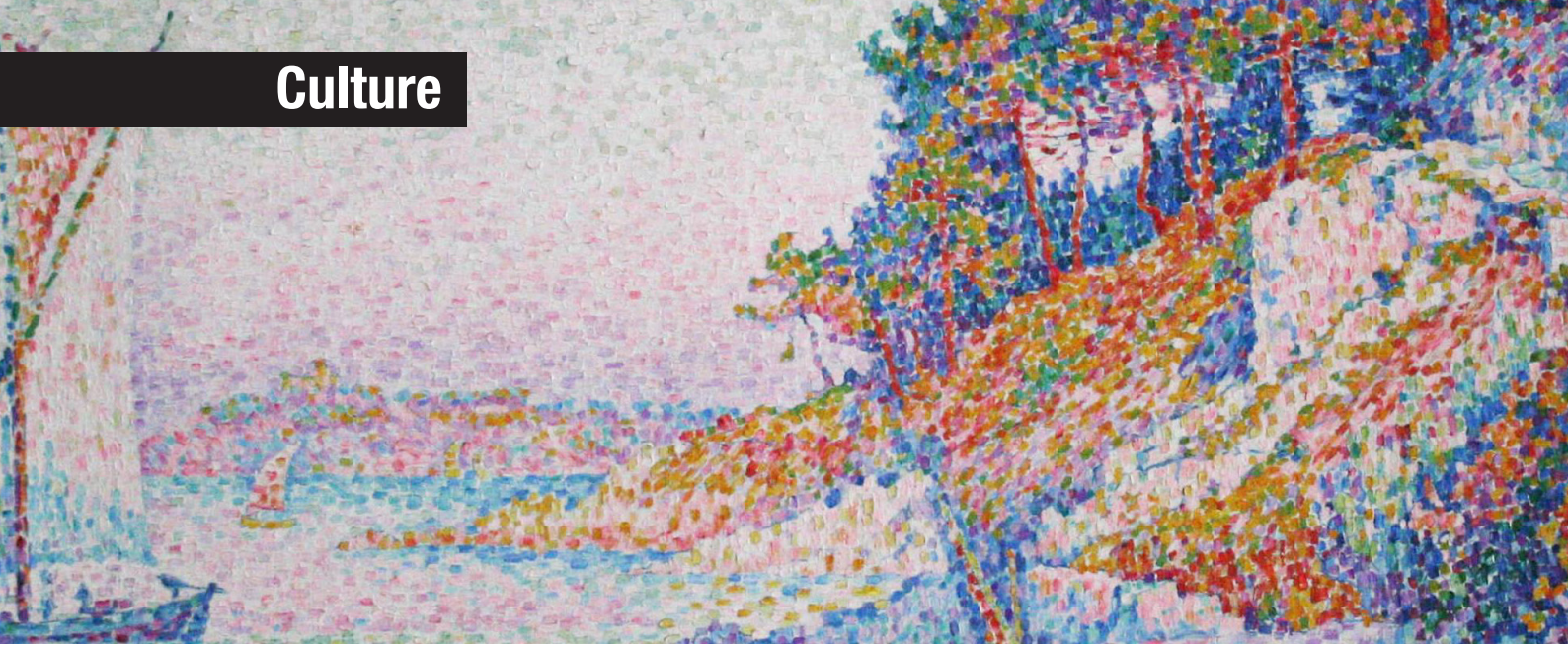
Un mode de gestion dépassé

La gestion de notre système par les partenaires sociaux comme les syndicats est décrédibilisée car ces derniers sont en mal de légitimité : très puissants et représentatifs du salariat après la guerre, les syndicats sont aujourd'hui exsangues et leurs adhérents ne sont plus qu'une poignée. Le taux de syndicalisation est d'environ 6% en moyenne en France ! Ce corporatisme anachronique bloque toute tentative de réforme car les positions des syndicats sont souvent irréalistes et d'un autre âge : privilégiant le conflit au dialogue, les actions syndicales consistent le plus souvent à bloquer le pays jusqu'à ce que toute volonté du gouvernement ait fondue comme flamby au soleil. Et pourtant, c'est criant, le système de sécurité sociale, pour ne pas disparaître dans le trou de ses déficits a besoin d'une réforme structurelle profonde qui doit redéfinir ses objectifs en adéquation avec la société contemporaine.

Les Français tiennent à leur modèle de protection sociale

Quelles que soient les réformes envisagées – financement universel ou privé des assurances des risques sociaux, gouvernance sociale participative, etc – il convient de noter que les Français tiennent à leur modèle de protection sociale. Ainsi, malgré son coût important (31 % du PIB lui sont consacrés, le niveau le plus élevé de l'OCDE, et 65 % des français pensent que le système de protection sociale coûte trop cher), il reste plébiscité par 74 % de la population qui pense qu'il est efficace. Si le système est perçu comme trop coûteux mais qu'il est populaire, les Français pestent avant tout après son manque d'efficacité au regard des sommes engagées. Ils seraient prêts à payer des cotisations élevées à condition qu'elles soient utilisées efficacement... ce qui n'est plus le cas depuis 40 ans.

Paul Chevret
DEGEAD1



Implosion de la culture en milieu urbain

L'Homme moderne désire lire, danser, écrire, penser et vivre dans un même mouvement, une série d'*expériences* culturelles. Sans effort, il souhaite *tout voir* et plus encore, *tout connaître* : l'œuvre picturale de Marcel Duchamp et le dernier film des frères Coen, la bande dessinée d'Abel Lanzac et l'ultime essai des frères Bogdanoff. Rien n'est écarté de son champ d'investigation et il semble qu'une frénésie accompagne le mouvement de ses jambes sur le trottoir, le tremblement de sa main sur l'instrument, le déplacement de ses yeux sur la page. Il y a parfois un planning - l'apparence d'une organisation - mais le plus souvent il s'agit de courir pathétiquement après les derniers jours d'une exposition ; posséder peu de temps mais vouloir l'optimiser à tout prix et finir par calquer sur sa consommation de contenus artistiques un modèle de gestion professionnel. Une histoire de bonne conscience, une belle histoire pour philistin dépressif - suprenamment inscrit dans une quête de sens.

Entre deux contenus, pourtant, notre bonhomme bourdonne et répand en discours son insatisfaction, sa lassitude du Même et sa souffrance dans l'inaccompli. En ces termes, la culture constitue une drogue, peu nocive mais singulièrement addictive. Substance auto-administrée en vue de soulager l'ennui d'une piètre prestation existentielle. Face à la connaissance, l'homme s'inscrit d'ailleurs dans une course folle, éparse et ouverte. Privée de direction et soustraite à la réflexion, cette course *aveugle* ne saurait, toutefois, proposer une quelconque récompense aux participants, irrémédiablement renvoyés à une forme d'adolescence fougueuse et approximative. Un bref contentement narcissique, un sujet de discussion et quelques photos : voilà tout ce qu'il est possible d'obtenir d'une telle consommation. Ici, la culture véritable semble se briser à la manière d'un miroir. Miroir dont les reflets toujours effectifs forgent l'illusion d'une culture à l'existence préservée.

Refus de spécialisation et désir du vaste, orientés tous deux par le mythe d'une culture *générale*, font de l'Homme un support vibrant : réceptacle passif à une information subie. Information, qui plus est, pulvérisée dans ce que nous pourrions appeler la *mort des hiérarchies*. Keith Moon à la batterie et John Frusciante à la guitare s'ajoutent au lyrisme vaginal de Miley Cyrus. Clément Rosset et Emile Cioran croisent leurs jambes à la manière de Frédéric Beigbeder. Arthur Schopenhauer sert une coupe de champagne à Gaspard Proust qui cire les pompes de Joey Starr. Michel Houellebecq, Albert Camus et Abd al Malik fument, en regardant le ciel par la fenêtre. Gustave Flaubert et Maupassant, enfoncés dans un canapé, sirotent un White Russian aux côtés de Jeffrey Lebowski. Honoré de Balzac aide Liliane Bettencourt à monter sur les épaules de Karl Lagerfeld. Alain Finkielkraut bêle en compagnie de Karine Le Marchand. Victor Hugo danse avec Nathalie Portman. Auguste Comte converse avec Lio. Milan Kundera lèche le nombril de Shy'm. Les pièces montées approchent. Le bruit se fait plus fort. On annonce l'arrivée de Pharrell Williams.

L'esprit de l'Homme moderne convulse et s'égare avant de sombrer ; malaise des fragments sans valeur, vertige des apparences sensibles

L'esprit de l'Homme moderne convulse et s'égare avant de sombrer ; malaise des fragments sans valeur, vertige des apparences sensibles. Car nous oublions une chose, sinon vitale, du moins essentielle. La finesse en pointe d'une jolie phrase et la douceur blanche du poème en prose. La grandeur tragique de la scène extrême et le trait précieux du nu féminin.

La jouissance nous échappe et le désir du Tout nous soustrait au plaisir du Un. Une exposition comporte plusieurs centaines d'œuvres mais nous courrons de salle en salle, préférant à l'observation calme d'une toile élue, la vision trouble d'une somme amorphe.

Nathan Ben Kemoun
DEGEAD2

Un coming in qui n'est pas renversant

Une orientation sexuelle assumée, un mariage sur le point d'être célébré, une famille impatiente, une entreprise florissante et en somme, une vie bien rangée qui va être bouleversée par le sexe opposé. Jérémie était éperdument amoureux d'Antoine depuis dix ans, jusqu'à ce qu'il goûte aux lèvres d'une ravissante suédoise, Adna. Après une simple nuit mouvementée où il ne s'est réellement rien passé, ses projets et son identité vacillent sous l'emprise de cette jolie blonde. Fascinante, elle entraîne son partenaire à la recherche de lui-même à travers le tourbillon d'une comédie romantique au schéma très classique.

L'histoire se déroule habilement en évitant une comédie trop lourde, mais sans trop de surprises. Ce scénario retourné nous laissait espérer un film plein d'originalité, mais la fraicheur s'en est évaporée. On s'attendait à quelque chose de plus épicé, on est déçu. D'ailleurs, les deux jeunes cinéastes reconnaissent « avoir lorgné sur les codes de la comédie américaine contemporaine » (Le Journal Du Dimanche - 25 janvier 2015). Il ne suffit vraisemblablement plus de trouver des sujets inexplorés pour nous intéresser : il est dorénavant nécessaire d'aller au-delà et déconstruire les structures préfabriquées pour épater.

Il est dorénavant nécessaire d'aller au-delà et déconstruire les structures préfabriquées pour épater

Néanmoins, les rires sourds de vos voisins ne tarderont pas à se manifester face à des situations parfois énormes. D'ailleurs, *Toute première fois* - sous-entendu avec une femme - coup d'essai de Noémie Saglio et Maxime Govare, a remporté le Grand Prix du Festival International du film de comédie de l'Alpe d'Huez se tenant du 14 au 18 janvier dernier. Côté acteur, on retiendra le jeu de Pio Marmaï qui interprète notre homosexuel désorienté récompensé par le prix d'interprétation du jury et la séduisante Adrianna Gradziel qui fait sa première apparition à l'écran. On note aussi des personnages secondairescomme Clémence interprétée par Camille Cottin, une secrétaire qui finira dans le lit de son patron : un manque d'imagination sauvé par la facilité des clichés.

Une affaire de cœur qui manquait à notre époque de mariage pour tous. Ce film a le mérite d'effleurer la recherche de soi en bousculant les croyances et les certitudes des protagonistes : entre les femmes et les hommes ou les deux, on hésite. On ne plaît plus simplement au sexe opposé, chacun plaît à tout le monde, la notion de genre s'efface et l'ambiguïté sexuelle apparaît. Cette comédie nous montre qu'il n'est pas impossible d'être homosexuel et de tomber soudainement amoureux d'une femme. L'homme se tourne subitement vers la femme comme

s'il la redécouvrait. Dans la lignée de nombreux courants artistiques, *Toute Première Fois* désacralise le genre et s'inscrit dans l'air du temps tout en contredisant les fanatiques de tous bords. On ne présente plus Jean-Paul Gautier quand il s'agit de faire entrer des hommes dans des vêtements estampillés féminins ; on présentera désormais la comédie de N. Saglio et M. Govare quand il s'agira de montrer que l'on peut passer de « l'exception » vers un schéma plus banal. En opposition avec ce que certains qualifieraient d'une « grande tendance de notre société », *Toute première fois* vient tout simplement prôner la fin de la prise de tête : on est ce qu'on est, et *basta*. Un film à voir si l'on aime la comédie et les messages positifs ; un peu moins si l'on est un grand cinéphile.

Mathilde Forest
DEGEAD1

After hours with Miss D

Adulée par beaucoup, haïe par d'autres, Dinah Washington incarne sans problème toutes les contradictions du Jazz et du Blues. Accusée d'être tour à tour commerciale, vulgaire, immorale, etc., elle était certainement tout à la fois mais aussi hyperactive (27 disques en 13 ans), croqueuse d'hommes (7 maris), alcoolique, et... Géniale !

Oscillant toujours entre Jazz et Blues, son style reste difficile à définir. Sa voix est à la fois puissante, rauque, criarde et cristalline : en un mot, faite pour énerver les critiques. Ce qui ne manquera pas puisque cataloguée comme « chanteuse noire », elle n'a jamais pu profiter des grandes productions de circuits « blancs ». Il suffit de comparer le déchirant mais très sage *I'm Sorry* de Brenda Lee (blanche) et *What A Difference A Day Makes* de Dinah Washington (noire). Sorties la même année 1959, la différence de succès entre ses deux chansons (4ème aux charts et non classée) est tout un symbole.

D'un côté, une sympathique mièvrerie fort bien chantée : Brenda Lee s'époumone (comme pour qu'on lui pardonne tout le reste de sa carrière) et donne une incroyable présence physique à sa chanson, avant de finir en solde dans tous les supermarchés.

De l'autre, Dinah Washington, probablement saoul, casse la mièvrerie de l'introduction et nous explique à mots à peine couverts ce qu'il reste après une nuit d'amour. Sans tomber complètement dans la vulgarité, elle ne cache pas non plus sa satisfaction et réussit à rester sur le fil du rasoir tout en étant terriblement romantique.

Mais cela ne doit pas faire oublier une formidable carrière quelque part à la jonction du Jazz et du Blues. La petite Ruth Lee Jones est née dans l'Alabama. Ses parents, très pauvres, déménagent à Chicago ou elle découvre le gospel. Douée et autoritaire, elle devient soliste rapidement et se produit dès 15 ans dans des clubs, soutenue par Fats Wallers. On ne dira jamais assez la liberté qui pouvait régner dans les clubs de Jazz de l'époque, sociale d'abord : des nantis en manque de frissons côtoyaient des prostituées (c'est d'ailleurs comme ça que commença également Billie Holiday) et dansaient, tout en faisant vivre le club. Musicale ensuite, car le mur qui séparait les noirs des blancs s'ouvrait en même temps que le rideau, du moment que l'orchestre soit bon. Dinah Washington a 15 ans et goûte à une liberté de laquelle elle ne démordra plus. Bête de scène, elle électrise son public tout en dégageant un sens du rythme du tonnerre et s'entoure rapidement de très bons musiciens à même de supporter ses frasques. Excessive en tout point, Dinah Washington peut supporter tous les rythmes, tous les horaires dans des débauches d'alcool(s). Fats Wallers expliquera plus tard qu'elle était difficile à cadrer : déjà coureuse de caleçon, sa consommation d'alcool fait douter les studios de sa durabilité et il faudra attendre 1950 pour qu'elle enregistre son premier LP[1]. Il s'agit, comme ses deux disques suivants, d'une compilation de « single » antérieurs : pas question pour Mercury de prendre le moindre risque !

Excessive en tout point, Dinah Washington peut supporter tous les rythmes, tous les horaires dans des débauches d'alcool(s)

En 1953, année de ses 30 ans, un micro label cherche à naître : EmArcy, sous-produit de Mercury dédié aux noirs. Dinah Washington est en quelque sorte leur « caution ». Elle a un public qui ne la connaît que sur scène, son premier disque s'appellera *After hours with miss D* : surtout, ne surprendre personne. L'enregistrement du disque est chaotique. Fidèle à sa réputation, Dinah Washington est ingérable : elle change souvent d'amant et est presque toujours saoule : les musiciens finissent systématiquement par improviser, sans pour autant la perdre. Sa voix se raccroche de façon souvent improbable après un solo, quitte à le couper (écouter par exemple la fin acrobatique du solo de *I Let A Song Go Out Of My Heart*).

Aucune chanson n'est originale, EmArcy ne veut prendre aucun risque et n'autorise que des reprises de « tubes » vieux de plusieurs dizaines d'années, les musiciens s'en accommodant d'autant mieux qu'ils les connaissent. Dinah Washington brille, prenant toujours l'auditeur, et probablement l'orchestre, à contrepied. Ses thèmes oscillent de la prostitution (*Love For Sale*) à l'amour absolu (*Our love is here to stay*), mais la chanson qu'elle habite le mieux est sans conteste *Blue Skies*. Reflet du chaos et du brio de l'enregistrement, deux versions sont produites: elles sont si bonnes que les deux figurent sur l'album. Elles durent respectivement 7 minutes 52 et 10 minutes 55 et sont placées au début et à la fin du disque. Commençant comme une caresse, la chanson produit un swing puissant et tragique porté par ce qui restera un des meilleurs orchestres de jazz de tous les temps : les instruments se succèdent dans une ambiance de sueur imparable. Le disque est un relatif succès permettant à Dinah Washington d'en faire un second à peine quelques mois plus tard avec le formidable *Dinah Jams*, plus réaliste quant à ses conditions d'enregistrements. Dinah Washington se cogne en permanence au mur du son de Max Roach et Clifford Brown (qui finiront par faire un disque sans elle), mais la machine est lancée et elle enregistrera disque sur disque jusqu'à ce que ses problèmes d'alcool la rattrapent. Taxée de commerciale par une scène jazz portée par l'Europe (à travers, entre autres, les enregistrements de Louis Armstrong et Miles Davis à Paris), elle ne réussira jamais à accéder à la reconnaissance de la très gentille Ella Fitzgerald et autres John Coltrane. D'une sincérité totale, riche mais désabusée, elle brûle la chandelle par les deux bouts et chante dans le triste et éthylique *Drinking Again* la dépression qui la ronge. Seule et brisée, malgré son mari, le solide footballeur Dick Lane qui la trouvera sans vie en 1963. Il faudra attendre 2004 (40 ans après sa mort soit une fois les droits d'auteur révolus) pour que Verve, en pleine crise, sorte deux « best-of » d'un coup et lui rende enfin la place qui est la sienne. Bonne écoute!

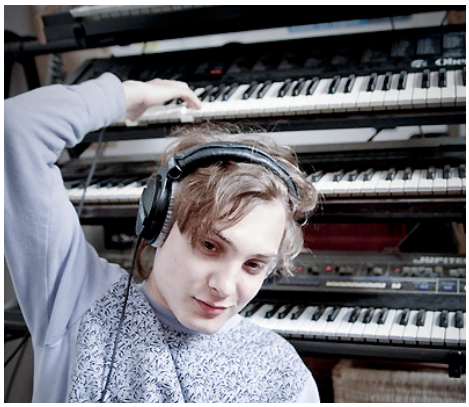
Sans tomber complètement dans la vulgarité, elle ne cache pas non plus sa satisfaction et réussit à rester sur le fil du rasoir tout en étant terriblement romantique

1 : A l'époque, deux types de disques existent. Les « Singles », comportant 1 à 2 chansons, peu chers à enregistrer et servant généralement à être envoyés aux radios et producteurs. Les « Long Play » (LP), vendus au grand public, potentiellement à des blancs. Ce second format étant le seul support de diffusion musicale possible, il pouvait engendrer des revenus colossaux.

Eliel Markman
Doctorant en Gestion

House Music

Sommes-nous, tels le furent nos grands-parents, témoins de l'émergence d'un courant musical qui aura une influence sur tout ce qui se fera dans le futur ?



Il semblerait que cela soit le cas, avec aux racines de cette évolution la House, musique principalement jouée en club et qui a donné naissance à l'EDM (Electronic Dance Music). **Vous pouvez remercier Frankie Knuckles et M. Fingers entre autres d'avoir permis l'essor d'une génération de DJs superstar qui, à l'instar de Steve Aoki, sont plus doués pour signer des autographes sur les seins de leurs fans que pour « transmettre une émotion »**. Quels legs pour cette musique : quelles figures rythmiques et techniques retrouverons-nous dans le futur ? Bien que toute catégorisation en matière d'art soit en partie fausse, nous pouvons sans trop d'ambiguïtés mettre en avant des techniques et des rythmiques propres à la House, se caractérisant par un tempo élevé, une basse et une batterie omniprésente.

Dans les années 1980, Frankie Knuckles était DJ au Warehouse de Chicago, jouant principalement de la Funk et de la Disco. Il introduisit peu à peu dans ses sets une musique n'ayant d'autre vocations que d'être diffusée par des DJs. N'ayant pas la prétention d'une très large diffusion, la longueur de ses morceaux avoisinait souvent les 8 minutes : trop long pour la radio, parfait pour un club. Il utilisait pour ce faire des machines censées remplacer un groupe : plus besoin de batteur, de bassiste ou de pianiste. Le DJ voit son rôle s'étoffer pour devenir un producteur d'un nouveau genre. Caractérisé par une rythmique simple et par l'utilisation de boucles reprises sur des morceaux déjà existant de funk ou de soul (le *sampling*), ce son a d'abord été joué pour le public du Warehouse, essentiellement issu des communautés gays et Afro-Américaines de Chicago. C'est justement parce que la House n'est créée que par une seule personne qui occupe tous les postes à la fois (compositeur, producteur, ingénieur du son) qu'elle est fondamentalement simple et donc mal vue par le reste des auditeurs non-initiés. Son contexte de création a servi à donner à la House une image sulfureuse, marquée par la drogue et par le sexe (*Positif* de Mr Oizo en dresse une bonne caricature).

L'essor de la House n'a pu se faire qu'avec l'apparition de nouveaux moyens techniques, dont l'usage premier a été détourné. C'est ainsi le cas pour les boîtes à rythmes et les synthétiseurs émulateurs de son de basse telle la tb303 utilisée par Thomas Bangalter, créés à l'origine pour que les guitaristes puissent répéter seuls. Si la House est si populaire aujourd'hui c'est notamment parce qu'elle est « simple » d'accès. Sa vocation première est de faire danser et elle emprunte des rythmiques héritées du disco très directes (la fameuse combinaison *Kick* + *Hat* + *Snare*). L'arrangement des morceaux de House se construit autour de boucles qui font écho aux musiques « transes » africaines. Cette simplicité a toujours su convaincre les producteurs : même avec peu d'équipement, il est possible de faire des morceaux au succès intemporel, tout est question d'ingéniosité (cf Romanthony, Daft Punk, Justice...).

En 2015, la House, c'est un retour de plus en plus marqué vers des formes déjà connues, déjà maîtrisées, ultra-répétitives. Nous revivons ce que nos grands frères ont connu, car une forme de nostalgie s'empare de ce mouvement, refusant de croire en son évolution naturelle. Paranoid London l'illustre bien, en bons puristes se croyant encore au début des années 1980, à l'époque des cassettes et des vinyles rois. On assiste également à une application des codes de la House à tout ce qui a une visée purement commerciale. Il suffit ainsi d'écouter le *Billboard* américain pour s'apercevoir que tous les titres classés ont pour dénominateur commun une basse et une batterie mises très en avant, ce afin de se frayer un chemin jusqu'au platines des DJs : la nouvelle pop doit passer en club. Enfin, une vague de sons *chills* a son heure de gloire, marquée par l'avènement des grandes chaînes YouTube qui en assurent la promotion et qui peu à peu se développent jusqu'à devenir de pures franchises commerciales (TheSoundYouNeed).

Virgil Ruzza, DEGEAD1 (BDA)

La Billetterie du BDA

Un petit aperçu de la programmation de ton BDA, et plus sur ***bdadauphine.com***

- Carte SESAME à 10€ et SESAME + à 15€ au lieu de 25€ et 35€
- La carte d'adhérent à la Gaîté Lyrique à 10€ au lieu de 15€

D'jal
A l'Alhambra le 03/04
~~29€~~ 22,5€
Révélation du Jamel Comedy Club

L.A. Dance Project 3
Au Théâtre du Châtelet le 10/04
~~20€~~ 16€
Avec Benjamin Millepied (Black Swan)

Ivanov
Au Théâtre de l'Odéon le 17/04
12€
Mise en scène par le Directeur du théâtre

Citizens!
A la Gaîté Lyrique le 18/04
~~22€~~ 18€
La pop indé sur le dancefloor

Le Horla
Au Théâtre de Châtillon le 09/04
10€
« Une vraie performance d'acteur »

Marc-Antoine Le Bret
Au République le 12/04 (autres dates dispos)
~~29€~~ 20€
Imitateur dans TPMP et les Guignols

Vous l'attendiez avec impatience, la voici enfin ! Cher lecteur, nous sommes très honorés de vous présenter la Nouvelle gagnante de l'édition 2015 du Concours de Nouvelles La Plume ! Je ne vous en dis pas plus, place à la lecture et à l'année prochaine !

Marie-Alix Danton,
L3 Droit Parcours Droit et Société

Des maux pour rire

J'ouvre les yeux trop tôt, il est neuf heures quatre, j'aurais voulu dormir plus. Une voix dans ma tête me souffle que je n'ai qu'à retourner dans mon lit, mais j'ai déjà réveillé mon ordinateur. Ça doit faire 2 mois que je ne l'ai pas éteint, il est toujours allumé ou en veille, je ne perds pas de temps comme ça. Ça me fait mal à la tête de regarder l'écran dans la pénombre de ma chambre, en plus mes yeux sont à peine réveillés. Peu importe. Alors, quoi de neuf depuis huit heures que j'ai quitté mon clavier... Deux notifications Facebook et cinq mails. Ma moyenne habituelle. Et niveau SMS ? Quatre, dont deux de ma copine. Il va falloir que je lui réponde, ça peut attendre. Six minutes se sont écoulées depuis mon réveil et je suis déjà en train de télécharger une série. Ça craint, non ? Remarque, je m'en tape.

Il est midi, trois heures passées sur l'ordinateur se sont envolées en un instant. Et je crois que je n'en ai rien tiré pourtant. Enfin rien que je puisse observer maintenant. En fait, j'ai consommé du temps, j'en ai tiré de la satisfaction, point. A l'instant où je mets en veille mon ordinateur, cette satisfaction disparaît et laisse place à ce fameux sentiment de vide qui m'habite depuis quelques temps. Pourtant, j'adore la technologie dans laquelle je baigne. Je ne peux même pas parler de « nouvelle technologie » : Internet, les jeux vidéo et les SMS sont la seule que je connais. Mais aujourd'hui, en enchaînant les journées vides de sens, seul et connecté à la fois, je ne peux que constater la futilité de ma vie.

Il paraît qu'aucune génération avant la mienne n'a été autant connectée, que personne auparavant n'avait eu accès au monde et aux gens qui le peuplent aussi facilement que moi. Super ! C'est vrai, c'est génial de pouvoir rencontrer plein de pitbulls déchaînés sur YouTube ou sur des pages Facebook. J'aime Internet, mais je n'aime pas la haine qui s'y propage. Dix fois par jour, j'ai envie de claquer un gamin inconnu que je devine derrière un pseudo, à travers le niveau dramatique de son expression, et qui se complaît dans l'adoration d'une personnalité de YouTube, reniant au passage toute pensée critique qui pourrait l'habiter. Seulement voilà : vouloir le claquer fait de moi un autre excité de l'Internet, quand bien même je n'exprime pas cette envie sur le réseau. En fait je suis peut être intolérant ? Non, je ne crois pas. C'est quand même un abruti ce môme. Ou plutôt ces mômes, puisqu'ils sont des centaines. C'est dingue, ils ont cinq ans de moins que moi et, déjà, leur rapport à l'addiction que l'on partage est différent du mien. Ils sont encore plus impliqués. Ou ont été impliqués plus jeunes que moi. C'est con, j'ai l'impression d'être vieux. Je me pose trop de questions je crois. Peut-être un autre symptôme du passage à l'âge des adultes, qui sait.

Cela fait une semaine que je suis majeur. Comme d'habitude, une fois les retardataires passés le lendemain du jour J, plus grand monde ne souligne que j'ai encore gagné un an. Je trouve ça intéressant, c'est presque une grille d'analyse parfaite pour la majorité des évènements de nos vies : qu'un évènement soit joyeux ou triste, il crée de l'agitation, de la frénésie ; puis il retombe dans le calme, dans un oubli relatif, disons dans un « dossier des archives du temps ». Je ne crois pas que ce soit grave ou déplorable, après tout c'est ce que nous autres humains avons toujours fait. Tiens, ça me fait penser que je dois ranger le bordel de dossiers qui polluent le bureau de mon ordinateur, que je soupçonne d'ailleurs de plus en plus d'être le reflet de mon esprit : un monceau d'idées avortées et de projets entamés, triés par date. Un enchaînement chronologique d'évènements, de créations et d'abandons ; mes archives du temps à moi, quoi. Comme quoi le voyage dans le temps est à portée de clic. En l'occurrence, ce voyage dans le temps est plutôt décevant puisqu'il ne fait que me rappeler qu'aucun des fichiers numériques présents devant moi n'est abouti, qu'aucun n'est le résultat d'une véritable création complète, et donc que tout le temps passé sur mon ordinateur ne m'a apporté que de la satisfaction numérique, cette satisfaction si précaire, si volatile, et surtout si peu durable.

On frappe à la porte de ma chambre. Merde, j'avais complètement oublié qu'on devait parler, elle et moi. Elle a vraiment un don pour venir me faire chier quand je suis pensif. Bon, en même temps je lui ai promis que je mettrais des mots sur ce

vide qui m'habite, c'est l'occasion de le faire, d'essayer au moins.

« Est ce que tu l'as déjà ressentie, cette sensation si troublante ? Moi, je la ressens tous les jours. Un décalage, voilà ce que c'est. Ta pensée est une volée de marches et, à cet instant, tu en rates une. Une chute, brève. Un dérapage, un bug, une imperfection. Et tu prends conscience de cet écart si perturbant. Ici, cet écart, il est entre ce que tu as en toi et ce que tu montres en dehors. Cette sensation, elle surgit quand tu réalises que tu n'arrives pas à faire sortir les émotions qui t'habitent, elles tournent en toi, elles t'obsèdent, te rendent fou, et tu sais que tu dois les exprimer. Mais tu n'y arrives pas. C'est cela, cette sensation.

Tu penses, tout le temps, un mélange d'idées rationnelles et de sentiments, un ballet tournoyant de logique et d'émotion. En temps normal, tout s'équilibre : tu tires ce que tu veux de ce bouillon, tu en fais des messages, des paroles, des tableaux, des sculptures, des théories, des calculs, des livres, des sourires ou tout ce que tu veux. De l'art, des mathématiques, des relations. Mais quand tout ça ne suffit pas ? Qu'est ce que tu fais ? Qu'est-ce qui ressort du bouillon ? Comment tu l'exprimes ? Comment tu l'affines ? Tout s'accélère, tout se brouille, plus de frontières, plus de limites, tes pensées sont émotions, tes émotions pensées, le bouillon grandit, s'étend, à l'infini, déborde, explose dans ta tête, et déjà c'est trop tard : rien n'est plus assez puissant pour décrire ce que tu ressens, ni l'art ni la science, et surtout pas les mots. C'est là, à cet instant, que tu rates la marche. Est-ce que tu sais ce qu'elle représente cette marche ?

- Dis-le-moi.

- C'est la clé. C'est ce qui différencie les grands hommes des monsieur-tout-le-monde. C'est le Graal. Si tu peux ne pas la rater, si tu peux dompter la tempête, encaisser le choc, alors tu passes le cap. Il te faut étendre ton esprit autant que grandit le bouillon dont je t'ai parlé, tu dois borner l'infini pour ne pas trébucher, et alors réussir à exprimer ce que tu ressens. Si tu y arrives, tu auras vaincu le temps, vaincu la mort, car un Homme qui dévale cet escalier sans tomber, qui réussit à fixer de quelque manière que ce soit le bouillon, crée une œuvre qui le dépasse, à l'image de ses pensées : profonde, puissante, intemporelle, et, surtout, d'une incroyable beauté. »

C'est marrant, je ne m'en suis pas mal tiré finalement. Avec ça j'ai dû gagner deux semaines sans prise de tête, au bas mot. D'ailleurs, ça n'étais pas si con tout ce que je lui ai dit. Il est vraiment temps que j'y réfléchisse, que je trouve quelque chose pour m'exprimer, oui, ça y est, je crois que j'en ai vraiment envie. Enfin bon, je ne suis pas non plus à la minute. Clic. Mon bruit préféré, l'ouverture du capot de ma fenêtre sur le monde. Sur un monde, en tout cas. Je crois que, malgré tout, je vais aller m'y perdre encore un peu.

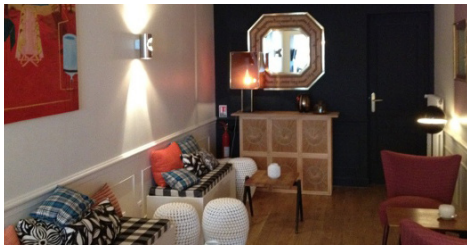
Guillaume L'Hostis
Magistère de gestion
Gagnant du Concours de Nouvelles
de l'Université Paris Dauphine
Edition 2015 « Des maux pour rire »

Bons plans

PARIS·CI
Le guide capital

À chaque numéro, La Plume invite PARIS-CI à venir vous présenter leurs bons plans étudiants. Bars, restos, sorties, suivez le guide !

PARIS-CI vous présente trois adresses, où il fait bon aller qu'il fasse beau ou froid!



Le Rosie

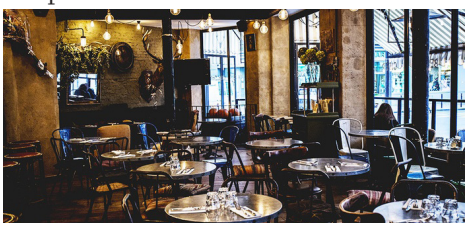
3 rue Muller, 75018 Paris

Enseigne effacée et discrète, le Rosie semble rester hors de tout le tumulte du quartier. La devanture masque un intérieur mystérieux et une atmosphère surprenante. Canapés et banquettes d'un autre temps, mobilier des sixties, on se sent bien dans cet environnement dépaysant. En tête-à-tête, c'est donc le lieu adéquat pour réaffirmer son couple, les yeux dans les yeux en partageant une assiette à la présentation coquette. Rien ne vous empêche d'y aller aussi entre amis pour bavarder autour d'un verre. Vins de qualité, cocktails originaux, serveuses et serveurs avenants, c'est calme, joyeux et apaisant. La lueur des bougies participe incontestablement au charme général.

Le Grand Cerf

79 Bd Sébastopol, 75002 Paris

Si l'ambiance chaleureuse de ce lieu va de paire avec sa décoration boisée, la convivialité des serveurs et le brunch juste chaud n'y sont pas non plus pour rien.
À table, on vous laisse le choix de votre jus de fruit pressé et de votre boisson chaude avant de vous présenter corbeille de viennoiseries, pain grillé, confitures, compote, fromage blanc et céréales. Mais le brunch c'est aussi du bacon, un œuf à la coque, de la charcuterie et du fromage, du saumon et du vin chaud pour se réchauffer. Alors par quoi commencer ?
Bref, on ressort du Grand Cerf réchauffé (on dira merci à la terrasse chauffée), reposé et rassasié, avec la conviction d'avoir trouvé une bonne adresse, le tout pour un peu moins de 20€.



Le Klub

50 rue d'Aboukir, 75002 Paris

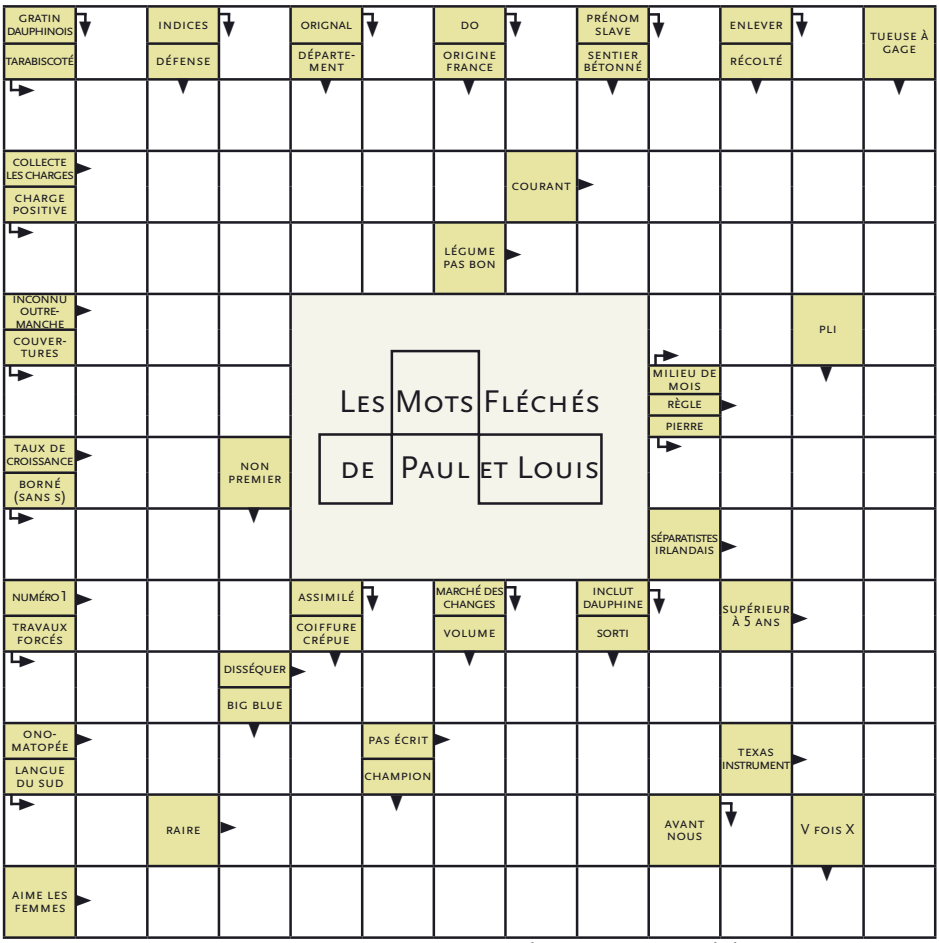
Ils testent, ils tentent, ils osent, ils sont présents chaque début de semaine au Klub avec un seul et unique objectif : vous faire rire ! C'est souvent acide et provocateur : au Klub on se moque de tout. La soirée s'annonce hilarante, c'est le moment de décompresser et de faire appel à votre sens de l'autodérision. Dans une petite salle transformée en une sorte de café concert, la scène est dédiée aux talents de demain. Pour seulement 5€, la soirée s'annonce parfaite. Envoyez un mail à *reservation.leklub@gmail.com*, en précisant si vous y allez le lundi, mardi ou mercredi et le nombre de personnes.

PARIS-CI te fait découvrir le bar Ourcq, l'adresse devenue incontournable.
68 Quai de la Loire, 75019

Redécouvrez le canal Saint-Martin, le bassin de la Villette, le calme des berges grâce au Bar Ourcq. Eté comme hiver, il s'impose comme le rendez-vous parfait pour un moment de convivialité.Eté ? Le bar dispose de la meilleure des terrasses... Les quais du Bassin de la Villette! Vous pourrez sortir les pique-niques, jouer à la pétanque ou flâner sur des transats. Hiver ? Le bar s'adapte et propose vin chaud et gâteaux au chocolat maison. Pour les plus tradis, saucisson, chips et olives vous attendent au bout du comptoir. Accompagnez cela d'un des nombreux jeux de société disponibles et, ça y est, vous ne décollez plus du Bar Ourcq. Avec ce temps changeant, quoi de mieux pour y passer un aprem ?

Retrouve tous nos bons plans, adresses et partenaires sur www.guideparisci.com

Jeux



Par Louis de Baynast et Paul de Béon, DEMI2E 2

8				7			9	
3		2						8
					9	2		
	6			4		8	1	
4			6		5			9
	1	3		2			6	
		8	7					
7						9		6
	5			9				7

	7	5		6			8	1
2		1						
8			3		4			
		2				8		
			4		5			
		4				9		
			8		2			3
						6		8
3	5			9		1	4	

Retrouvez plus d'articles et d'interviews sur notre site www.laplumedauphine.fr Vous pourrez consulter nos anciennes publications et contacter l'équipe.

AUTO ECOLE SIMONET
Valéry

PERMIS ACCÉLÉRÉ

Stage de code en 3 jours

Stage de conduite en 15 jours

PERMIS BOÎTE AUTO

PERMIS TRADITIONNEL

06.11.19.73.14 www.permisrapide.com

Face à la Gare - 10 Av de la République

14800 Deauville

autoecole.simonet@gmail.com

Offre spéciale pour les étudiants Dauphinois :
Frais de dossier offerts pour toute nouvelle inscription